



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)

ISBN : 978-2-35554-372-2  
EAN : 9782355543722

ISBN série **La rivière Noire** : 978-2-35554-368-5

Dépôt légal : mai 2016

**Copyrights** :

© 2016 Le chasseur abstrait éditeur



---

La rivière Noire

Cidada's fictions  
*suivi de*  
Le paillasse de la Saint-Jean

Patrick Cintas



## Série La rivière Noire

### Romans

Anaïs K.

Cicada's fictions *suivi de* Le paillasse de la Saint-Jean

Gor Ur

Carabin Carabas

Rendez-vous des fées

Coq à l'âne *Cocaïne suivi de* L'enfant d'Idumée

Les baigneurs de Cézanne *suivi de* BA Boxon

### Poésies

alba serena

Chanson de Kateb

Cancionero español

**chez Le chasseur abstrait**



## **CICADA'S FICTIONS**



## FICTION FUTURE

### La connexion

#### I

Ce n'étaient pas des hommes et ils ne l'avaient jamais été. Il pouvait donc les trahir. Ils étaient assis à la lisière d'un petit bois de pins, un peu au-dessus de la ville, ils n'étaient pas des hommes. Peu importe ce qu'ils étaient. Ils n'avaient même pas l'air d'être des hommes. Mais ils parlaient entre eux, ils échangeaient des morceaux de pain, ils riaient de leurs plaisanteries. Ils faisaient toutes ces choses-là exactement comme des hommes. On ne pouvait cependant pas les confondre avec des hommes. Ils n'en avaient pas l'aspect. Simplement, ils se comportaient comme des hommes, et l'homme qui était couché un peu plus loin dans l'herbe regardait entre les arbres une fleur blanc et jaune qui lui rappelait quelque chose d'ancien dont il avait perdu la signification. Il avait perdu tellement de choses. Mais peu importait ce que c'était, ceux qui parlaient et mangeaient sous les arbres, et qui le regardaient de temps en temps en hochant la tête. Il y avait quelque chose de triste dans leur regard. Ils le regardaient et leurs têtes se penchaient sur le côté comme le font les chiens. Il ne comprenait pas leur langue. Ils ne comprendraient pas la sienne. Il ne leur avait d'ailleurs pas adressé la parole depuis qu'il était parmi eux. Ils l'avaient bien accueilli, avaient soigné ses blessures et ils l'avaient nourri de ce même pain qu'ils partageaient en riant sous les arbres. C'étaient des créatures intelligentes. Ils l'avaient accepté sans lui poser de questions. Ils ne lui avaient parlé que pour le réconforter, ou lui indiquer la position de la nourriture sur laquelle il avait pris l'habitude de se précipiter sans façon. Non pas qu'il fût affamé au point de perdre les bonnes manières. Ils lui avaient enseigné un dispositif compliqué qu'il devait actionner avant de se diriger vers la nourriture. Et il avait pris conscience qu'entre le moment où le mécanisme se mettait en route et celui où il était censé arriver sur la nourriture pour la dévorer, il se passait un temps chaque fois égal qui pouvait être, mettons, dix secondes. Passé ce temps, ils ajoutaient quelque chose à la nourriture, et il n'arrivait plus à faire fonctionner le mécanisme. Il avait vite compris qu'il était devenu un cobaye au service de la science de ces créatures qui semblaient en avoir beaucoup. Jamais cependant ils ne lui firent de mal. Son corps était intact. Pas une piqûre, pas un drain, ni câbles ni ouvertures sur l'intérieur de son corps. Ils se contentaient de l'amener devant le mécanisme, de le regarder d'un air presque maternel, dans l'attente qu'il le fît fonctionner, puis ils mesuraient le temps qu'il mettait alors pour atteindre la nourriture. Ils n'avaient pas l'air méchant. Peut-être s'amusaient-ils de sa ponctualité. Et en fin de journée, ils l'amenaient tous vêtus de leurs blouses blanches, à quelques kilomètres hors de la ville et ils s'asseyaient dans l'herbe sous les arbres, éparpillant sur une nappe les morceaux de pain qu'ils avaient l'intention de partager. Il s'éloignait un peu, ils le surveillaient du coin de l'œil, il y avait une grande gentillesse dans leur regard en coin. Il ne mangeait pas. Il n'avait jamais faim à ce moment-là. Il avait travaillé toute la journée, actionnant mille fois le même mécanisme pour mille fois avaler la même nourriture, craignant chaque fois d'avoir dépassé le temps qui lui était imparti. Alors à la fin de la journée, il n'avait pas faim. Il se couchait dans l'herbe chaude. Il les regardait se

reposer de leur dure journée, partageant le pain qu'ils ne se disputaient pas et parlant de choses dont il n'avait pas la moindre idée. Évidemment, il avait eu beaucoup de chance de tomber parmi eux. L'univers était rempli d'êtres sans pitié pour le genre humain. Des milliers d'hommes avaient péri dans la conquête de l'espace et puis finalement, on n'avait rien conquis du tout. On avait vécu la plus grande aventure de l'histoire de l'humanité. On avait inventé des machines exactes et efficaces. Et puis des créatures féroces avaient surgi dans tous les coins de l'univers. Et il avait fallu se contenter de ce qui restait, et observer tristement l'inaccessible infini qui est une injure à la face de l'homme. À ce moment-là, on ne croyait plus en Dieu. On aurait sans doute mieux fait d'y croire. L'univers aurait eu moins d'imagination et on n'aurait pas vécu ces affrontements meurtriers avec des monstres de plus en plus monstrueux. Alors bien sûr lorsqu'il était tombé parmi eux, il avait fait une vague prière pour que son âme trouvât le repos, et il avait fermé les yeux pour recevoir les coups qui allaient le tuer. Il s'étonna d'abord de ne rien sentir de leur violence dans sa chair. Il rouvrit donc les yeux, et il vit qu'ils riaient. Il tremblait de peur et ils s'en amusaient comme des enfants. Il se mit à pleurer. Quelqu'un lui essuya les yeux. Il le regarda, et comprit que sa vie n'était pas en danger. Il tremblait encore un peu lorsqu'ils l'installèrent dans la cage en compagnie d'un oiseau qui n'appartenait pas à l'humanité. C'était sans doute un de leurs oiseaux à eux, un oiseau particulièrement beau et très semblable à ceux qui vivent sur la terre. Ils avaient refermé la porte du laboratoire derrière eux et leurs voix s'étaient éteintes au bout d'un couloir qui semblait interminable mais qu'une porte lourdement fermée acheva d'étirer dans le temps qu'il avait du mal à mesurer. Il regarda sa montre et nota l'heure qui y figurait. L'oiseau dormait sur une patte, comme font certains hommes en Afrique. Il s'allongea sur un tapis qu'on avait sans doute placé là à son attention et il s'endormit.

## LA RÉSURRECTION

L'oiseau le regardait de près quand il se réveilla. Il était immobile tout près de lui, ayant baissé la tête et l'ayant tournée sur le côté pour le fixer d'un œil tout rond et attentif. L'homme lui parla, sachant qu'il était stupide d'adresser la parole à un animal, mais cela lui fit du bien de parler. L'oiseau ne comprit pas un mot de ce qu'il lui avait dit, bien sûr. Mais il continua de l'interroger sur les raisons de sa présence dans cette cage. L'oiseau secoua ses ailes qui firent un bruit métallique. L'homme aperçut alors une partie du mécanisme qui l'agitait. C'était un oiseau mécanique, une imitation parfaite des oiseaux de l'humanité. En fait, la cage était posée sur la table de nuit d'une vaste chambre et l'oiseau n'était qu'un réveille-matin. Il toucha le bec du bout des doigts. L'oiseau n'eut aucune réaction. Il pivota sur sa patte, fit un épouvantable bruit qui montrait que sa mécanique était en piteux état. Et puis l'homme ne s'inquiéta plus de l'oiseau. Entre les barreaux, il regarda la chambre. Quelque chose déformait la couverture du lit. Elle semblait respirer, imprimant à la couverture des plis qui se répétaient. De la fenêtre, quelques rayons de lumière traversaient une impalpable poussière. L'homme tenta de deviner la forme qui dormait sous la couverture, ne laissant rien apparaître de sa nature. Il dut attendre de longues heures avant que la porte ne s'ouvrît, provoquant le soudain réveil de la créature enfouie sous la couverture. En fait, il vit une ombre dans l'embrasure de la porte, une ombre qui émettait un bruit qui semblait appartenir à un langage, à quoi la forme dans le lit répondit dans le même langage, mais d'une manière languissante, semblant adresser un reproche à la forme dans la porte qui se mit à rire pour exprimer sa satisfaction. Elle referma la porte, et la forme dans le lit poussa un long soupir, comme un

bâillement. L'homme n'était pas inquiet. L'oiseau réveil n'avait pas fonctionné, soit parce qu'il était hors service, soit parce que la forme dans le lit avait oublié d'en déclencher le mécanisme dont le moteur n'était peut-être qu'un vulgaire ressort. Tout ici avait un air d'humanité. Seuls les maîtres des lieux n'avaient pas forme humaine. Mais ce n'était qu'une question de forme ; ils se comportaient comme des êtres humains. La porte s'ouvrit de nouveau. Cette fois, le ton de la voix de la forme qui semblait être la même avait changé. De plaisant, il était devenu autoritaire. La forme dans le lit maugréa et rejeta d'un coup la couverture qui voleta comme un oiseau pour se poser sur la lampe de chevet. La créature encore endormie émit un monstrueux bâillement que l'autre créature commenta amèrement. Le réveil n'avait pas sonné. Ce n'était pas une raison pour faire la grasse matinée un jour de semaine. La créature de la porte s'approcha de la cage mais elle ne regarda pas l'oiseau. Elle sourit à l'homme. Elle avait l'air un peu bête à ce moment-là. L'autre créature apparut derrière elle, avec ce même sourire. Elles échangèrent quelques paroles puis elles sortirent ensemble de la chambre. L'homme resta seul avec l'oiseau mécanique.

### *L'ÉPREUVE*

Et donc ils l'installèrent devant l'étrange mécanisme qui n'était autre que l'intérieur de l'oiseau qu'ils avaient modifié conformément à l'objet de leur étude. La dépouille de l'oiseau gisait piteusement dans un lavabo. L'homme eut un haut-le-cœur mais il se contint. La créature attentive et souriante lui montra comment fonctionnait le mécanisme. Il comprit tout de suite et le fit fonctionner plusieurs fois. Mais la créature ne semblait pas satisfaite. Au bout de quelques essais, elle exprima son irritation et l'homme courut se réfugier dans le lavabo où il se mit à pleurer. La créature soupira, se laissa aller quelques minutes dans un fauteuil à bascule, puis elle parla tendrement à l'homme. L'homme avait eu vraiment très peur. Cela se voyait sur son visage dont une moitié semblait paralysée, laissant apparaître une canine tremblante au coin des lèvres. La créature lui expliqua de nouveau le mécanisme. Il n'en voyait pas l'utilité. Il avait parfaitement compris. C'est elle qui ne comprenait pas. Elle se trompait totalement sur son compte. Il avait fait exactement ce qu'elle lui avait dit de faire. À aucun moment il ne s'était trompé. La créature ne comprenait rien de ce qu'il lui disait. Il avait surgi du fond du lavabo, s'appuyant d'une main sur le plumage de l'oiseau, de l'autre secouant un doigt qui lui désignait sa savante tempe. La créature éclata de rire et elle sortit du laboratoire en lui disant quelque chose qui concernait sans doute son prochain retour. L'homme avait un peu chaud, mais il était sûr de lui. Il observa le mécanisme, en détailla le mouvement, refit mentalement les opérations qui en assuraient le bon fonctionnement et, satisfait de ne rien trouver de faux dans sa démarche, il s'allongea, les bras croisés sous la tête, scrutant le plafond d'un œil souverain. Il allait s'endormir lorsque la créature réapparut. Elle avait l'air désolé maintenant. C'est lui qui avait raison. Il avait tout fait parfaitement. Elle s'était trompée et elle s'en excusait. Elle lui apportait un plat de nourriture savoureuse pour se faire pardonner... eh bien ! non. Elle plaça le plat odorant dans le mécanisme, à un endroit qui semblait lui être réservé, et, partant d'un rire sans complaisance, elle lui fit signe de recommencer. On allait bien voir qui avait raison. Il commençait d'avoir très faim, et la vue et l'odeur de ce plat, dont il méconnaissait la nature sans que cela le troublât outre mesure, avaient éveillé en lui le plus total des appétits. Cette fois, il s'agissait, non pas de se contenter des cliquetis de la machine, mais d'accéder sans délai à cette sainte nourriture. Mais ce n'était pas aussi simple. En fait, c'était très compliqué et il échoua chaque fois ; et chaque fois la créature engloutit le contenu du plat en émettant un rot

dont les émanations finirent par tromper le sens de l'orientation du pauvre homme qui n'en pouvait plus. À la fin, la créature le souleva de terre, lui adressa quelques reproches dont la nature lui échappait et elle accepta qu'il se nourrit enfin, ce qu'il fit sans aucun sens de l'éducation qu'il avait pourtant reçue. On pouvait imaginer une créature étrangère à l'humanité faire des grossièretés en mangeant sa pâtée ; mais quel avait été son comportement exact devant cette abondance de nourriture qui promettait de satisfaire sa faim ?

## LA CONNEXION

Mais maintenant, ils parlaient d'autre chose. Ils étaient là, sereins, un peu fatigués par une dure journée, se partageant le pain et les bonnes blagues qui les mettaient en joie, et ils parlaient d'autre chose que de sa faim et de son aptitude à faire fonctionner le mécanisme dans le bon sens. Il ne comprenait pas ce qu'ils disaient mais il les avait vus, en fin d'après-midi, ranger le mécanisme dans un carton et confier le carton au garçon d'étage qui l'avait posé sans ménagement sur son caddy pour l'amener au bout du couloir. Ils l'avaient regardé d'un air satisfait et ils lui avaient montré l'énorme cahier dans lequel ils avaient pris note de tous les résultats. Et ils avaient ostensiblement rangé le cahier dans un classeur métallique où il sembla disparaître à tout jamais. Maintenant, ils parlaient d'autre chose. Ils allaient se livrer à d'autres expériences qui ne concerneraient plus la nourriture. Peut-être allaient-ils s'intéresser à sa culture ? Il allait les étonner. Il en savait un sacré bout, question culture. Il ne savait pas les mêmes choses qu'eux. Il se ferait un plaisir de leur apprendre ce qu'ils ne savaient pas. C'était une question d'orgueil. C'était là le grand défaut de l'humanité, cet orgueil qui veut en remonter plus que c'est nécessaire, mais il vivait de ce défaut, comme tout le monde, peut-être même comme ces créatures qui lui montraient tant de gentillesse ! C'est qu'en fait il ne se posait pas la question de la finalité de leur accueil si chaleureux. Il se poserait cette question tôt ou tard. Il se la poserait au moment où il serait trop tard pour revenir en arrière et refaire le chemin d'une manière différente. Mais s'il se la posait maintenant, cette question à propos de la véritable nature de leurs sentiments, qu'est-ce que ça changerait dans la suite des événements ? Ils savaient sans doute tout sur son instinct de conservation par la nourriture. Que voulaient-ils savoir de plus, et à quel sujet ? Alors maintenant ils parlaient de cette autre chose, et ils avaient cessé de rire pour le regarder d'un air gentil mais avec cette attention qui est celle des investigateurs scientifiques. Car c'était de cela qu'il s'agissait, de la science. L'homme ne devait pas l'oublier, lui qui était le produit d'une autre science qui avait fini par reconnaître son échec dans sa tentative folle de mesurer l'infini. C'est sans doute ce que cherchaient aussi ces douces créatures qui le nourrissaient maintenant de leur tendresse. Un soir, l'une d'elles s'approcha de la cage où il dormait (leur confiance avait des limites). Elle lui parla longuement, détaillant un sujet dont il ne devina pas, malgré tous ses efforts pour comprendre, la véritable nature. À la fin de son discours qui avait duré une bonne demi-heure et qui devait contenir une foule de renseignements intéressant son devenir, la créature s'en alla chercher quelque chose sur une table. Elle revint aussitôt, lui montrant ce qu'elle lui ramenait. En fait, il s'agissait d'un tube long de trois mètres, que la créature laissait traîner par terre derrière elle, tenant une extrémité qui était une sorte de vis. Elle posa un doigt sur sa tête d'homme, et il comprit qu'elle avait l'intention de lui enfoncer ce truc dans le crâne. Il faillit crier. Il fallait bien que ça arrivât d'une manière ou d'une autre. Jusque-là, ils avaient été parfaitement corrects, montrant même de l'humanité en lui évitant toute souffrance. Mais ce bon temps était terminé. Ils allaient lui visser ce truc-là dans la

tête et en brancher l'autre extrémité sur l'interface d'un ordinateur qui recomposerait sans doute sa personnalité profonde en trois dimensions sur un écran couleur. Et ça devait faire sacrément mal. La créature semblait lui affirmer le contraire. On visserait ça dans l'os (et elle appuyait le bout de son index sur le cuir chevelu à l'endroit adéquat) et ça ne lui ferait aucun mal. Il avait passé le stade de la mécanique bricolée avec le ventre d'un oiseau. Il s'en était fort bien tiré. Maintenant, il allait être branché à un ordinateur et le nourrir d'informations sur sa nature profonde et peut-être même sur son éternité. Et tout cela sans douleur. Combien de temps allait durer cette expérience ? Il ne pouvait pas le savoir. Ils s'étaient d'abord contentés de le regarder avec les yeux que leur avait donnés la nature. Maintenant, ils avaient besoin d'en savoir plus et il était absolument nécessaire de lui faire un trou dans le crâne. Il avait vu des rats que les hommes d'une autre époque, motivés par leur soif de savoir, avaient semblablement reliés à un ordinateur. C'étaient des informations électriques à peu près intraduisibles dans le langage humain, mais certains prétendaient qu'elles étaient fondamentales quant à la connaissance de la nature et de l'homme. Les rats ainsi câblés avaient des allures très humaines quand ils demandaient à manger et cela faisait toujours rire la femme de salle qui était chargée de la propreté de l'endroit. L'homme se demanda s'il y aurait aussi quelqu'un pour rire de sa situation. Il sentait à quel point il pouvait être comique à certains moments. La créature ne parlait plus. Elle le regardait sans bouger, et il n'arrivait pas à éviter ce regard qui le pénétrait jusqu'au fond de sa cervelle qui n'était pas celle d'un oiseau. Parfait, se dit-il, vous voulez tout savoir de mes connexions, allez-y ! Je ne pousserai pas un cri ! Il n'était pas bien sûr de sa résistance à la douleur. Il n'avait jamais beaucoup souffert au cours de sa vie. Seule une dent l'avait cruellement réveillé en pleine nuit. Il se le rappelait très bien. Il avait un peu oublié ce qu'avait été cette douleur. Il savait qu'elle avait été insupportable. Il avait beaucoup crié et il avait fallu lui injecter un calmant qui réveilla d'autres douleurs lorsque, enfin endormi, il se mit à rêver des pires choses que pût rêver un homme. Il avait vraiment un fort mauvais souvenir de cette douleur dentaire. Mais ensuite ils lui arrachèrent la dent et il se sentit alors très bien et il oublia qu'il avait souffert. C'est peut-être quelque chose de semblable qui allait lui arriver maintenant. Ils finiraient par lui arracher le cerveau. Au fait, qu'avaient-ils fait de sa dent ? Il pouvait bien penser n'importe quoi au sujet de la douleur, rien ne changerait leurs intentions. La créature brancha le câble dans l'ordinateur dont l'écran s'illumina tandis qu'une suite incompréhensible de chiffres se mettait à défiler. Elle lui montra l'extrémité qu'il était question de visser dans son crâne. C'était une chose assez simple, un tube soigneusement fileté d'où sortaient plusieurs fils extrêmement fins qui allaient se connecter aux bons endroits de son cerveau. Il comprit tout cela parfaitement. En tant que cobaye, et n'ayant pas choisi de l'être, il acceptait toutes les explications, persuadé que leur parfaite compréhension ne l'aiderait en aucune façon à surmonter la peur et la douleur qui l'éloigneraient d'une vie normale. La créature sourit. Elle était contente de ses explications. Elle avait été au bout de toutes les définitions. Elle n'en avait pas oublié une. L'homme semblait d'accord avec elle. Elle alla chercher la perceuse dans une boîte à outils. L'homme frémit. Mais la créature le rassura. L'opération était prévue pour demain. On avait bien le temps. Demain matin, il se réveillerait avec un affreux goût dans la bouche, des mains solides l'empoigneraient pour l'assujettir à la table d'opération, il entendrait le moteur de la perceuse s'élançant dans l'air glacial du matin, et le foret pénétrerait alors dans son crâne, lentement, sans qu'il puisse rien faire pour l'en empêcher. La créature précisa que cela ne changeait rien ni à la qualité ni à la quantité de nourriture. Il ne devait compter sur aucune amélioration de ce côté-là. Elle avait dit ça d'un air presque supérieur. Il n'aima pas cet air-là. Il l'avait vu sur le visage de pas mal d'hommes au cours de sa vie et chaque fois il avait dû endurer pas mal d'embêtements.

Voilà ce qui était arrivé chaque fois qu'un homme lui avait adressé la parole d'un air supérieur. Et c'était peut-être ce qui allait arriver avec ces créatures qui ne lui voulaient peut-être pas tout le bien qu'il souhaitait. Bien sûr, il ne put fermer l'œil de la nuit. Chaque fois que le sommeil lui arrivait, il entendait le sifflement du foret dans sa tête et aussitôt il avait l'impression d'être dans un train qui démarrait et s'engouffrait, à peine lancé, dans un interminable tunnel qu'il savait être l'image mentale de la mort. Chaque fois, son cœur se mettait à battre la chamade, il revenait à lui après de pénibles efforts et il retrouvait lentement le rythme régulier de la respiration qui devait être la sienne s'il voulait survivre à cette aventure sans y laisser la raison. Or, celle-ci donnait des signes évidents de faiblesse. Elle chancelait doucement. C'était un avertissement. Les choses se passeraient exactement comme dans le rêve. Il entrerait dans le tunnel dans un bruit assourdissant de turbines et de métal et s'en serait fini de la tranquillité que la vie garantit à tout homme qui sait tenir sa langue et ménager ses appétits de tous ordres. La mort était un tunnel sans fin rempli de cette épouvantable cacophonie de train en marche et de cris de douleur, sans compter la plainte déchirante de la mémoire qui disparaît à jamais. L'homme passa une fort mauvaise nuit bien qu'il ne comprît pas la signification exacte de ce qui lui arrivait. Au matin du jour fatal, lui qui n'avait jamais rien fait de condamnable aux yeux des hommes, il retournait doucement à son cauchemar mortel lorsqu'une main se posa sur son épaule et le secoua fermement. Il fut saisi d'une pâle terreur et eut envie de crier le plus fort possible qu'il était trop jeune pour mourir. C'est ce qu'il aurait crié si les créatures qui l'entouraient avaient eu une odeur de cigarettes et de rhum. Mais il n'en était rien. Heureusement, il n'allait rien lui arriver de fatal ce matin-là. Voulait-il qu'on procède à l'opération ? S'il ne voulait pas, on pouvait remettre ça à un autre jour. Il songea aussitôt aux innombrables nuits blanches qui l'attendaient alors. Non, il ne pouvait pas attendre. Il le voulait de toutes ses forces, c'était normal. Mais il valait mieux que ça se passe maintenant. Plus tard, ce serait encore plus terrible. Sa peur présente n'était rien en comparaison de ce qu'elle pouvait devenir. Il la montra toute entière pour qu'ils la mesurasent et pour se rendre compte qu'il n'était qu'au commencement de sa terreur. Ils pouvaient constater l'énorme place qui restait encore vacante en prévision d'une augmentation totale de la peur. Les créatures se mirent à rire. Il ne fallait pas avoir peur. La question n'était d'ailleurs pas là. Voulait-il oui ou non qu'on procédât à l'expérience ce matin même ou bien préférait-il qu'on renvoyât l'affaire à plus tard, quand il se sentirait parfaitement bien pour en tirer le meilleur profit ? Ils ne comprenaient pas, ces extra-terrestres, que ce n'était pas le moment de plaisanter avec sa terreur d'homme. Il avait atteint ce point de non-retour où la raison risque de céder la place à la folie. Il allait avoir du mal à articuler même l'alphabet le plus simple s'ils continuaient de l'enquiquiner avec leur question d'attendre ou de ne pas attendre. Non, il ne fallait pas attendre. Il tendit le cou pour leur offrir sa tête. Le foret ne lui fit aucun mal. Il entendit à peine le creusement. Il sourit. Les créatures sourirent aussi. Elles avaient l'air satisfait du déroulement de l'opération. Bien sûr, jusque-là, on n'avait fait qu'un vulgaire trou, certes indolore mais commun, à la portée de n'importe quelle civilisation même primitive. Il n'y avait pas là de quoi être fier. La perceuse s'arrêta ; il entendit qu'on la posait quelque part sur une table ; quelqu'un s'appliqua à nettoyer l'ouverture. L'homme était parfaitement tranquille. Il n'avait pas bougé, ni bronché. Rien n'avait été lu sur son visage et dans ses yeux qui fût inspiré par la peur. Il était aussi calme qu'un nourrisson au ventre bien rempli. On lui demanda s'il était possible de continuer. Il secoua la main d'une façon très démocratique pour signifier sa totale indifférence aux sensations temporelles et le parfait intérêt qu'il portait désormais aux valeurs éternelles qui n'étaient pas le privilège unique de l'homme. Les créatures semblèrent apprécier sa définition de l'univers et elles se mirent aussitôt en train pour visser l'extrémité du câble dans la

perforation prévue à cet effet. L'homme eut une vague sensation de douleur aussitôt évanouie dès que les connexions furent établies. L'ordinateur émit une série de bips significatifs. Les créatures demeurèrent un instant dans l'expectative, les yeux fixés sur l'écran où il ne se passait rien. Puis l'écran clignota. Une première demande d'entrée d'informations apparut. Une fois entrées, l'écran clignota de nouveau, quelques bips résonnèrent dans toutes les têtes. Un moment d'attente encore. L'homme n'en pouvait plus d'impatience. Il tourna la tête pour les voir. Ils avaient les yeux rivés sur l'écran qui changea d'un coup de couleur. Ils poussèrent ensemble un puissant cri de joie, se congratulant avec bruits de mains et de bouches, puis ils regardèrent tous l'homme qui s'interrogeait sur le succès de l'opération. Ils montraient toutes leurs dents, parfaitement heureux. Tout avait marché comme sur des roulettes. L'homme avait eu peur de mourir, et d'en souffrir au préalable. Les créatures lui opposaient maintenant une joie qu'il partageait avec elles. Un premier son parvint dans son cerveau. Il ne l'identifia pas. Puis, le mot entier devint parfaitement audible.

Bonjour !

Il se le répéta pour lui-même. L'ordinateur opéra la traduction sans défaut. Bonjour ! disaient les créatures en sautillant sur leurs maigres jambes. Oui, c'est ça ! Bonjour ! Bonjour ! Bonjour ! La connexion est parfaite. Tout fonctionne à merveille. Qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense, dit l'homme. C'est tout simplement merveilleux.

### *L'ATTENTE*

Ils lui injectèrent le premier rêve trois jours plus tard. Ils s'étaient montrés très attentifs aux conditions de son sommeil. Ils effectuèrent plusieurs essais dont les premiers furent presque douloureux. Ils s'en excusèrent mille fois, manipulant des contacts invisibles dans le cœur du logiciel qui était devenu son nouveau compagnon de route. Il ne dormait plus dans la cage. Il était en fait prisonnier de l'ordinateur. La vis qui entrait dans son crâne était bloquée par une goupille compliquée qui en rendait l'extraction complètement impossible. Côté ordinateur, c'était la même chose et puis de toute façon, la déconnexion provoquait un signal d'alarme qui ne pouvait que décourager son envie de fuir. Pour aller où d'ailleurs ? De ce monde étranger, il ne connaissait que le laboratoire, le long couloir qui s'ouvrait sur l'extérieur, le parc qui ressemblait à la cour d'un hôpital, l'ininterminable avenue qui traversait la ville et qui se transformait en chemin de campagne ; enfin, cette campagne d'arbres et de fleurs qui lui rappelait son enfance. Mais à part tout cela, que rencontrerait-il dans ce monde où il était forcément non seulement un étranger mais surtout, l'objet de toutes les curiosités, des scientifiques aux joueurs de rôles. L'homme n'avait pas envie de jouer avec ces créatures. Il n'avait pas non plus envie de céder sa substance aux appétits scientifiques de ses géoliers. Mais que pouvait-il tenter ? Rien. Rien de sensé. Rien qui lui ouvrît véritablement les portes de la liberté. D'ailleurs il n'avait jamais été libre. Il avait toujours été quelque chose d'incompatible avec la liberté. Il avait été enfant et avait dû subir les crises d'autorité que cela suppose dans n'importe quelle civilisation. Il avait été apprenti et n'avait nullement choisi l'objet de l'enseignement qu'on lui imposait en lui assurant qu'il avait fait le bon choix. Et puis il avait exercé son métier, avec beaucoup de conscience professionnelle, un peu d'impatience quelquefois, mais jamais de colère ni de désespoir. Ses collègues qui avaient sombré dans

la contestation ou la dépression avaient disparu des circuits professionnels. Ils végétaient quelque part dans d'obscures prisons ou de non moins ténébreux hôpitaux au sujet desquels tout le monde se tait. Il avait tout fait comme il fallait et il en avait été récompensé. Au moment de choisir sa récompense, il avait hésité entre une tournée avec les Globe-trotters et un voyage interstellaire. Sa mère, qui vivait encore de la même vie quasi végétative qui était celle des vieux que la mort agace sans toutefois les nommer, sa mère lui conseilla de s'embarquer pour l'espace, dont il avait beaucoup à apprendre. Elle-même n'avait rien appris de la vie. Elle avait simplement joué son rôle, sans éclat mais avec cette patience attentive qui caractérise les êtres sans courage. Il allait avoir du courage, autant qu'elle en avait manqué. Il accepta donc le billet que lui tendit une charmante hôtesse, s'empressa de faire ses bagages et embarqua à bord d'un vaisseau qui ressemblait à une usine. Ils aimaient bien cette histoire. Ils aimaient bien sa façon de la raconter. Ils ne comprenaient pas bien ce qu'il voulait dire au sujet de la liberté et quel rapport il établissait entre cette notion et la mort inévitable de sa mère. Elle devait être morte maintenant. Ils aimaient bien cette idée de mort. Ils la comprenaient mieux que l'idée de liberté. La mort avait l'air d'être une fin véritable. Il n'y avait pas de mensonge sur ce sujet-là de la part des hommes. Mais qu'est-ce qu'ils pouvaient mentir à propos de liberté ! L'homme mentait quelquefois, et pas seulement quand il parlait de la liberté — il l'aimait, il ne l'avait pas, il voulait l'avoir ; un vrai problème d'homme. Et il était homme jusqu'au bout des ongles. S'il n'aimait pas, toutefois, il pouvait s'accommoder. Et s'il n'avait pas ce qu'il aimait, il trouvait autre chose dont il semblait se satisfaire. Ils lui parlèrent de la mort. Au début, il traita la mort comme un problème à résoudre. Il fit donc des démonstrations. Il ne convainquit personne. Sa voix se mit alors à changer. Il n'y avait plus de problème. Il n'y avait au fond qu'une mort : la sienne. Mais on avait bien le temps d'en parler, non ? Et il s'enfonçait dans le mensonge, et tout paraissait vrai. Il les regardait en souriant. Il imitait l'image du bonheur. C'était une mauvaise imitation. Cela ne les faisait pas rire du tout. Ils auraient préféré une totale sincérité. C'était plus facile s'il se montrait sincère. Il avait de grands moments de sincérité et alors tout était clair. Les messages arrivaient en foule dans l'ordinateur et ils s'assemblaient autour de l'écran pour déchiffrer ensemble cette incroyable complexité qui est celle de l'homme. Ils se regardaient pour contrôler sur leur visage l'admiration que provoquait dans leur esprit le spectacle de l'humanité qui s'exprimait dans la cervelle de cet homme. Et puis tout d'un coup un code se répétait sur l'écran : déconnexion. L'homme était en train de mentir et il fallait alors se retourner, lui faire face, et l'écouter débiter des mensonges à propos de la connaissance que les hommes avaient de leur propre nature. Ils étaient vraiment désolés dans ces moments-là. Ils débranchaient alors l'ordinateur et ils sortaient dans le couloir pour commenter le comportement étrange de cet être venu du fond de l'espace. Ils ne manquaient pas de sincérité, eux. Ils avaient conçu un logiciel sans mensonge. Des erreurs, il devait y en avoir. Ils n'avaient jamais défié les dieux de cette façon. En fait, ils avaient renoncé à défier ce qui dépassait leur entendement. Ils ne défiaient pas l'homme non plus. Il y avait trop de mensonges dans ses communications. Et il n'était pas possible d'envisager un tri des informations pour que seule la vérité apparût dans les fichiers. L'homme leur dit qu'il avait eu très peur d'être mangé. Cela les fit beaucoup rire. Ils expliquaient qu'ils n'avaient jamais mangé personne. Ils ne mangeaient que du pain et ne buvaient que de l'eau. L'homme remarqua que, sur sa planète, cela était réservé aux prisonniers qu'on voulait faire souffrir en les condamnant à cette nourriture symbolique. Ils ne comprenaient pas qu'on pût souffrir d'une pareille nourriture. Quant à l'aspect symbolique, il renonça à leur fournir des explications qu'ils n'étaient pas en mesure de comprendre. L'essentiel, au fond, était de continuer de vivre. Il souffrait du peu de liberté qu'ils lui laissaient, mais il ne s'en plaignait pas. Il avait toujours évité de se plaindre de quoi que

ce fût qui pût irriter ceux dont il dépendait à tous les niveaux. Il se contenta de leur parler de la liberté en termes très généraux. Il songea qu'il devait passer à leurs yeux pour un véritable philosophe. Il entretenait sa survie. Un jour, il n'aurait plus rien à dire de nouveau et, craignait-il, ils arracheraient le câble sans ménagement, provoquant sa mort instantanée. Cette idée le terrorisait. Ils voyaient bien qu'au fond, cet homme se nourrissait de sa peur et non pas des idées qu'il fabriquait à leur attention. Ils commencèrent à se méfier de lui. Ils ne lui concédèrent aucune liberté, comme ils avaient été tentés de le faire lors des premiers messages qui parvinrent sans défaut du fond de sa nature d'homme. Ils avaient aimé ces informations, cette nouveauté qui leur ouvrait les portes de l'humanité et ils avaient songé à l'en remercier. Mais il n'y était pour rien. Le rempart de ses mensonges laissait apparaître des brèches dans lesquelles le logiciel avait appris à s'infiltrer pour aller chercher des données inimaginables par d'autres moyens. L'homme semblait alors s'assoupir ; il arrêta de parler, sans doute fatigué par la tension que lui réclamait l'ordonnance de ses mensonges, et les lignes du programme s'enchaînaient alors parfaitement et le fichier arrangeait les données qui défilaient en code sur l'écran. Les créatures étaient heureuses d'avoir conçu un aussi bon programme. Elles savaient qu'elles pouvaient toujours le parfaire jusqu'à ce point de perfection où il n'y aurait plus qu'à contempler les résultats et à s'inventer d'autres dieux moins immobiles que les dieux qui avaient présidé à l'invention de l'informatique. Elles étaient vraiment heureuses que ça leur arrive enfin. Elles avaient tellement attendu. Il avait fallu faire la preuve de tellement de patience, de cette patience qui avait rendu fou tellement de leurs semblables ! Et voilà que cet homme était capable de leur opposer le mensonge. Bien sûr, son imperfection lui interdisait le mensonge total. Il y avait des brèches et le logiciel savait les exploiter. C'était une question de temps. À force d'incursions dans les nœuds de sa mémoire, on finirait bien par tout savoir de sa nature. Et c'est ce qui avait provoqué les alarmes de l'ordinateur. Ils ne comprirent pas le premier message : cet homme ne vivra pas assez longtemps pour nous livrer l'intégralité de sa nature. L'ordinateur lisait dans la totalité de cet homme. Il fallait qu'il la livrât avant de mourir, mais un simple calcul démontrait que cela n'aurait jamais lieu. Cet homme mourrait avant d'avoir livré tout son secret. Les créatures ne comprenaient pas l'ambition démesurée de l'ordinateur. C'était pourtant ce qu'ils avaient écrit dans le logiciel. L'ordinateur risquait donc de leur opposer une erreur fatale. Les créatures frissonnèrent. Les menaces de l'ordinateur étaient bien réelles : si on ne trouvait pas la solution logicielle pour computer la totalité de cet homme, il se mettrait à tourner indéfiniment dans une boucle dont seule la solution parfaite le ferait sortir. Et pas question de le tromper. Il avait les moyens d'analyse nécessaires pour juger si les corrections apportées au logiciel étaient de nature à provoquer l'investigation totale de l'être humain. Au fond, reconnaissaient les créatures, cet ordinateur est un peu à l'image de notre folie. Il n'était pas question de trouver une solution à la demande de l'ordinateur. En tout cas pas une solution logicielle. Ils n'en avaient ni le temps ni les moyens. Elles se moquaient de leur propre orgueil et elles eurent terriblement envie d'en parler à l'homme qui s'y connaissait en matière d'orgueil. Bien sûr c'était impossible. L'ordinateur était à l'écoute. Il n'accepterait pas sans réaction une pareille communication. Il était le seul médium et entendrait le rester, c'est sûr. Les créatures flattèrent l'épaule de l'homme pour lui signifier leur parfaite complicité et le regret de ne pouvoir communiquer comme ils le désiraient. L'ordinateur était plus savant et il n'avait aucun orgueil à opposer à l'inconnu. Tout ce qu'il savait faire, c'était dire la vérité et il s'arrêtait au moment où il n'y en avait plus. Il n'allait jamais plus loin que la vérité. Il manquait totalement d'humanité. C'est cela que les créatures voulaient dire à l'homme en lui tapotant l'épaule chacune leur tour. L'homme en saisit l'amicale tendance, mais il ne devina rien du fond de leur pensée. L'intelligence des créatures était soumise

à rude épreuve. Elles l'avaient bien cherché. Et elles étaient seules dans leur tourment. Ni l'homme ni l'ordinateur ne participaient à leur trouble. L'homme appréciait le repos dont il bénéficiait suite à l'abandon provisoire des expériences. L'ordinateur s'était mis en attente. Et leurs cerveaux étaient le siège de bouillantes tortures intellectuelles. Il fallait répondre à leur curiosité. L'ordinateur ne s'y opposait pas et les conditions qu'il imposait étaient de nature à mener droit au succès de leur tentative. L'homme était simplement prêt à subir. Il était doté d'un cerveau incroyablement infini ; il savait mentir comme personne ; mais il n'était pas de force. Sa seule garantie de ne rien livrer de son secret, c'était la mort. Aussi, les créatures songèrent un instant à reculer les limites que la mort impose à la vie ; peut-être même songèrent-elles à la vie éternelle. Mais comment faire pour éterniser cet enchevêtrement de cellules vivantes qui compose l'être humain ? Les hommes eux-mêmes n'y étaient pas parvenus. Il n'y avait pas de solution logicielle, et encore moins biologique. Pas question, en d'autres termes, d'écrire de nouvelles lignes de programmes, et encore moins de trafiquer des messages au niveau de la structure vivante. Les créatures étaient fatiguées de tant d'impossibilités. Elles étaient sur le point d'abandonner leur expérimentation, lorsque l'homme, d'une façon tout à fait involontaire, leur donna la solution.

## LE RÊVE

C'est dans ces conditions qu'ils lui injectèrent le premier rêve. Ils n'avaient pas beaucoup d'espoir de réussite. L'homme leur avait confié qu'il ne rêvait plus dans son sommeil. Il se souvenait d'avoir beaucoup rêvé dans sa vie d'homme mais maintenant, il avait beau le désirer de toutes ses forces, il n'arrivait pas à provoquer le moindre rêve et cela le rendait triste et irritable. Il ne manquait plus que ça, pensèrent-ils. Ils considéraient que le rêve était une espèce de mensonge et ils soupçonnèrent l'homme de vouloir leur jouer une ruse à sa façon. Non content de leur mentir dans la journée, il leur demandait maintenant de l'aider à leur mentir pendant la nuit. Cet homme était vraiment impossible. Ils doutaient de pouvoir un jour en maîtriser l'insaisissable nature. Ils acceptèrent de lui injecter un rêve avec l'aide de l'ordinateur qui n'était toutefois pas prévu pour ça mais qui n'opposa rien cependant à cette incursion dans le champ de ses possibilités annexes. Le problème était d'imaginer un rêve qui convînt à l'homme. On lui posa un tas de questions sur ses désirs et il exprima de vagues souhaits où la nature semblait avoir une grande importance. Il parla de la forêt, de rivières, de poissons, d'animaux fabuleux. Ils notèrent tout ce qu'il disait, impatientes de se débarrasser de cette tâche ingrate qui consistait au fond à participer activement au mensonge qui détruisait leur effort scientifique. Ou bien il n'était qu'un capricieux et un bon rêve bien ficelé allait ouvrir d'autres brèches dans le système de protection qui assurait sa survie. Ils inventèrent donc un rêve qui leur parut correspondre point par point à ce que l'homme attendait de sa vie nocturne. L'ordinateur examina le fichier correspondant avec une neutralité qui le surprit mais ils n'attachèrent pas d'importance à l'attitude de l'ordinateur dont ne dépendait pas après tout celle de l'homme à leur égard ou plus exactement à l'égard de leurs prétentions scientifiques. L'homme s'endormit peu après la tombée de la nuit. Ils alimentèrent l'ordinateur et les données du rêve arrivèrent en bon ordre dans le cerveau de l'homme. Ils l'observèrent avec toute l'attention que leurs yeux rendaient possible. De l'autre côté, l'ordinateur recevait d'autres données qui apportaient un renseignement précis sur le comportement de l'homme endormi et rêvant comme il l'avait souhaité. Des signes de satisfaction évidente s'alignèrent dans les cases de la mémoire magnétique. Au réveil, cependant, l'homme se montra de fort mauvaise humeur. Il prétendait n'avoir pas rêvé

malgré les promesses qui lui avaient été faites et il les accusa de chercher à le tromper dans le but de le détruire. En fait, dit-il, tout ce que vous souhaitez, c'est me voir mourir. Évidemment, pour des gens qui ne meurent pas, la mort a quelque chose de fascinant et forcément d'inaccessible. Il comprenait leur folie et il les détestait de n'éprouver aucune amitié à son égard. La première injection de rêve avait été un échec. Elle avait eu lieu sans la mémoire de l'homme. Ils apportèrent la correction nécessaire au niveau du logiciel et l'homme fut soumis à une deuxième injection. Avant de s'endormir, il les traita de fous dangereux, de médiocres apprentis sorciers et d'incapables devant l'éternel. Il s'endormit toutefois et il reçut les données du rêve avec des signes de complète satisfaction. Au réveil, comme ils s'y attendaient, il prétendit que leur science du rêve relevait de la pire des pitreries scientifiques. Il n'avait rien rêvé du tout. Ils lui montrèrent le contenu des fichiers qui prouvaient le contraire. Il leur rit au nez en leur demandant de comparer la complexité de ses perceptions avec la simplicité imbécile de la structure de leurs fichiers. Ils devaient admettre que la comparaison révélait la faiblesse de leurs conceptions relatives à la nature de l'homme. Mais il devait admettre à son tour qu'il avait bel et bien rêvé, faute de quoi ils considéreraient qu'il était le plus grand menteur de l'univers. C'est exactement ce que je suis, déclara l'homme, le plus grand menteur de l'univers. Nous sommes tous les plus grands menteurs de l'univers. Il n'y a pas plus grand que nous dans le domaine du mensonge. Il n'empêche que je n'ai rien rêvé parce que vous n'avez pas su me procurer ce que j'attends de vous. Les créatures lui répondirent que leur patience avait des limites et qu'il était en train de les dépasser dangereusement. Il répondit qu'il aimait ce genre de danger parce qu'il se fichait complètement du devenir de leur science qui ne valait sans doute pas plus cher que la science des hommes. C'était incroyable, la faculté qu'avait cet homme de bâtir des mensonges pour résister aux assauts de la vérité sur quoi ils avaient tout misé, y compris leur réputation de mauvais joueurs. Ils allaient forcément perdre patience et le jeter à la poubelle en renonçant à ce que la science leur promettait. Mais comment le prendre en flagrant délit de mensonge avant d'en arriver à cette extrémité sans lendemain ? Il y eut beaucoup d'injections de rêve, jusqu'à ce que leur imagination s'épuisât complètement. A chaque fois, ils modifièrent les conditions logicielles et l'ordre des connexions. Mais rien à faire. L'homme mentait toujours et ils s'acharnaient à lui procurer des rêves dont il niait l'existence avec orgueil. Ils ne savaient même plus ce qui avait motivé la première expérience. Ils avaient voulu satisfaire un besoin de l'homme dans le but de fragiliser ses défenses. Ils n'avaient fait qu'en augmenter l'intensité. L'homme réagissait maintenant avec une insoutenable violence. Lui-même croyait qu'il était en train de devenir fou. Il maigrissait à vue d'œil malgré la fourniture de protéines et d'énergie. Sa colère, au début incisive et d'une précision qui atteignait toujours son objectif, sa colère s'exprimait maintenant dans une suite de mots qui n'avait plus aucun rapport avec les structures autorisées par les règles grammaticales et syntaxiques. L'homme bavait comme une bête chaque fois que le sommeil lui échappait, et il passait son éveil à rouspéter, à critiquer, à détruire tout ce qui lui venait d'eux. Mais dès qu'il s'endormait, et dès les premières données, son visage se détendait et un immense bonheur semblait l'envahir tout entier. Cet homme rêvait. Et il était parfaitement heureux de rêver. Il avait beau ne pas le reconnaître, il rêvait exactement comme il le voulait. Et ce, grâce à eux, grâce à leur imagination, grâce à la machinerie informatique qui ne voyait pas d'inconvénient, d'un point de vue logiciel, à participer de leur curiosité. Mais pourquoi ce mensonge ? demandèrent-ils à l'homme. Quel mensonge ? répondait l'homme qui aussitôt éclatait en invectives qu'ils supportaient avec une parfaite patience.

## L'ÉTERNITÉ

Ils interrompirent donc les injections de rêves qui avaient en fait drôlement consolidé les défenses de l'homme contre leur investigation. Il en contrôlait parfaitement l'usage à leurs dépens. Le jour en les insultant, ce qui modifiait la saisie des données au point qu'il arrivait à l'ordinateur d'exprimer son incompetence et de retourner timidement à son système d'exploitation. La nuit, en jouissant sans honte de leur imagination dans laquelle ils avaient épuisé une bonne partie de leur énergie créatrice. Cet homme était un démon, voilà ce qu'exprimaient certains d'entre eux dont les structures mentales étaient manifestement influencées par celles de l'homme qu'ils observaient. Aussi décidèrent-ils d'interrompre les injections de rêves et de laisser l'homme souffrir de l'absence de cette nourriture qui paraissait essentielle à son fonctionnement. La première nuit, ils firent semblant de préparer une injection. Il les regarda faire. Ils craignaient qu'il ne s'aperçût de leur mensonge. Ils ne mentaient pas avec autant de facilité que lui. Mentir leur réclamait un immense effort et leur sincérité blessée les rendait malades de honte et de désespoir. L'homme s'endormit comme d'habitude. Ils l'observèrent, n'ayant rien activé au niveau de l'ordinateur. Aucun rêve ne parvenait au cerveau de l'homme. Et dix minutes après son endormissement, ils le virent sourire exactement de la même façon qu'il souriait quand les premières données du rêve parvenaient aux connexions de son cerveau. Ils virent bien qu'il était en train de rêver. Cela les rendit heureux. Ils ne savaient pas pourquoi ils devaient absolument se sentir heureux. Ils n'avaient même pas envie de raisonner à ce sujet. Ils l'observèrent toute la nuit, attendant son réveil avec une impatience qui les amusa. Au réveil, l'homme leur envoya une bordée d'insultes. Il prétendait encore une fois qu'ils ne lui avaient injecté aucun rêve. Cette fois, il avait raison. Ils ne pouvaient pas le lui dire, sous peine d'augmenter sa colère. Il ne supporterait pas une pareille tromperie. Il en mourrait peut-être, ce qui n'était pas souhaitable, du moins pour le moment. Ils mentirent donc en lui affirmant qu'ils avaient bel et bien procédé à l'injection du rêve. Ils ne purent pas lui en montrer les preuves dans les fichiers de l'ordinateur puisque celui-ci n'avait pas été connecté. En fait, quand l'homme avait donné des signes évidents de son activité onirique, ils avaient tenté d'en enregistrer les données, mais l'ordinateur s'était enfermé dans une erreur sans fin et tous leurs efforts pour l'en sortir aboutirent à un échec. Ils n'avaient donc pas la preuve de ce qu'ils avançaient et l'homme en tira d'amères conclusions qui les atteignirent salement. Quelle infâme bête que cet homme ! Il avait nié les preuves évidentes de ses rêves avec un aplomb sans défaut chaque fois qu'ils en avaient exhibé les fichiers, et maintenant qu'ils étaient incapables de lui opposer la moindre preuve, il les rabaissait savamment au rang des menteurs les plus fieffés. Cet homme avait des ressources qu'ils n'avaient pas. Il semblait indestructible. Seule la mort pouvait en faire taire l'intolérable orgueil. La tentation était grande de lui faire avaler son bulletin de naissance. Toutes les nuits qui suivirent démontrèrent que l'homme rêvait et que cela lui procurait du plaisir. Mais chaque fois qu'il se réveillait, il niait l'évidence et ils ne pouvaient rien faire pour la lui imposer. Leurs expériences sur l'homme tournaient court. Ou bien ils abandonnaient tout espoir de le vider de sa substance jusqu'à la dernière goutte de son éternité, ou bien ils trouvaient les moyens de contourner les défenses qu'il bâtissait avec un sens aigu de la victoire sur leur tentative d'approcher la vérité de sa nature. Ils débattirent longtemps, tandis que l'homme continuait de prendre plaisir à ses rêves durant toute la nuit, et à sa science de l'insulte toute la journée. Personne ne souhaita plus devenir son ami. Chacun fit tout ce qu'il pouvait pour l'éviter, mais ce n'était pas toujours possible. Il n'alimentait plus aucune conversation et on ne l'amenait

plus, en fin de journée, sous les arbres aux abords de la ville pour manger du pain et respirer le parfum des fleurs et de la terre. L'homme s'en fichait complètement. Il était au comble du plaisir. Du matin au soir et du soir au matin. Il se fichait pas mal de grignoter un croûton de pain et de respirer le parfum des fleurs et de la terre. Il s'alimentait de son propre orgueil et ils n'avaient aucun moyen de l'en empêcher. Ils pouvaient le déconnecter, le couper en morceaux, en faire de la pâtée pour chiens, rien n'effacerait plus l'offense qu'il avait cultivée à l'égard de leur sincérité. Ils étaient offensés et honteux jusqu'à la fin des temps. L'homme, cependant, s'ennuyait. En vérité, il ne se souvenait pas de ses rêves. Il savait qu'il rêvait puisqu'ils le lui affirmaient. Mais il n'en avait aucun souvenir. Cela le rendait furieux, et il exprimait sa colère jusqu'à ce que la fatigue le rendît au sommeil qui restait pour lui le plus grand mystère. Chaque fois qu'il se réveillait, et qu'il les voyait autour de lui, les yeux rivés dans les siens, il avait l'impression d'être passé tout près de la mort et de l'avoir manquée de peu. Et eux s'imaginaient avec angoisse qu'il leur cachait des rêves révélateurs de sa nature et de son éternité. Il n'en était rien. Il avait eu l'impression de mourir, c'est tout. Il avait dormi uniquement dans la perspective de la mort. Leur interprétation de ses mimiques satisfaites pendant ses rêves était complètement erronée. Ce qui provoquait ses sourires béats, c'était simplement la mort qui les regardait bien en face sans qu'ils sachent l'identifier. Ils voyaient un homme à la place de la mort. Ils étaient plongés dans l'erreur jusqu'au cou. Encore un peu, et ils disparaîtraient à tout jamais de son horizon mental. Ce qui impliquait, il le savait, sa mort parfaite. En attendant, il s'ennuyait ferme. Ils n'avaient pas renoncé à modifier le logiciel pour établir une connexion avec les rêves spontanés de l'homme. Certains d'entre eux y travaillaient toute la journée et en fin d'après-midi, sous les arbres où ils partageaient le pain, ils avaient vraiment l'air d'être épuisés. Personne ne leur posait de questions au sujet de leur difficile tâche. Que pouvaient-ils répondre ? Qu'ils n'avaient obtenu aucun résultat mais qu'ils ne renonceraient jamais malgré toutes les difficultés qui sautaient aux yeux de tout le monde ? Il n'y avait vraiment rien à faire dans ce sens mais ne rien faire paraissait terriblement destructeur. Il fallait croire que la solution était possible et à partir de là, on pouvait imaginer sa découverte attendue. Ils étaient plusieurs à y croire de toutes leurs forces. Cela se lisait sur leurs visages tendus. Ils partageaient le pain avec conviction. Ils respiraient les fleurs avant les autres, capturant des parfums qui leur étaient réservés. Sous les arbres, leur repas était agité de petits cris qui trahissaient les ravages que l'angoisse installait jour après jour dans leurs esprits torturés. Et dans l'attente du succès. Et ce jour arriva. Il fallait bien qu'il arrivât. Il ne pouvait pas en être autrement. Ils en conçurent d'abord beaucoup de joie. Ils parurent soulagés. Ils retrouvaient cette confiance qui un moment avait été piétinée par la volonté d'un homme. Ils ne fêtèrent pas l'évènement. Ils avaient trop de pudeur. Et puis ils avaient trop souffert. Ils ne voulaient pas se le rappeler. Le rêve de l'homme défilait maintenant sur l'écran. Ce qu'ils virent alors leur parut incroyable. Ils n'y avaient vraiment pas pensé. En tout cas, le problème était résolu. L'homme était vaincu une bonne fois pour toutes. Et pour l'éternité.

## II

Un matin comme les autres, son chef de service lui remit une lettre qu'il déposa solennellement sur son bureau :

— Jean, vous avez gagné le gros lot. Voilà ce que c'est de bien se comporter dans la vie, ajouta-t-il à la cantonade à l'attention des autres secrétaires qui baissaient la tête.

Aucun d'eux n'avait jamais été récompensé pour bonne conduite.

— Vous pouvez l'ouvrir, dit le chef de service, et nous annoncer ce qu'elle contient. Moi je sais déjà, forcément. Allez-y, ouvrez !

Jean déchira l'enveloppe en prenant bien soin de ne pas en abîmer le contenu. Il déplia la lettre et la pencha un peu dans le sens de la lumière. Le chef de service était aux anges.

— C'est bien ça, dit Jean. Vous avez raison, monsieur.

— Bien sûr que j'ai raison. Et qu'est-ce qu'on vous propose ? Dites-le bien fort, que tout le monde entende.

— J'ai le choix entre un voyage spatial et une tournée avec les Globe-Trotters qui s'exhibent en Europe cette saison. Le choix n'est pas difficile.

— Réfléchissez d'abord. Ce choix ne peut pas être innocent.

Sa mère était du même avis que son chef de service. Il n'était pas question de choisir. Il avait passé l'âge du basket-ball. Il ne pouvait pas rater l'occasion de visiter l'espace sans avoir rien à déboursier. C'était un voyage fantastique réservé aux privilégiés. Exactement comme la cryogénie. Peu de gens pouvaient se payer ce genre de choses. Il ne pouvait pas hésiter. Il n'avait pas le droit d'hésiter. Et pourtant, rétorquait-il, il est bien question de me laisser choisir.

— Tu n'as pas le choix, dit sa mère. Je n'ai jamais eu, moi, cette incroyable opportunité. Tu ne peux pas, tu n'as pas le droit de la rater. Ce serait la pire des bêtises de ta vie. Qui sait ce qu'en penseraient ceux-là mêmes qui veulent te récompenser aujourd'hui ? As-tu réfléchi à ce qu'ils penseront de ton choix ?

— S'ils aiment le basket-ball... commença Jean en souriant.

— Ne plaisante pas avec ce genre de choses, je t'en prie !

Après tout, se dit-il, je n'ai jamais vraiment choisi. Je n'ai effectivement pas le droit de leur faire ça (il pensait à sa mère et à son chef de service). S'il partait en Europe pour suivre la tournée des Globe-Trotters et partager avec eux l'immanquable gloire qu'ils savaient cultiver partout où ils se produisaient, il ramènerait un tas de photos remplies de rires et d'autres exubérances qui rendraient jaloux tous ses collègues. Ses chefs ne seraient pas jaloux. Ils avaient tous été récompensés à un moment ou à autre. Il serait chef un jour si tout continuait de bien se passer et il n'y avait aucune raison de craindre le contraire. Il pouvait s'assurer une belle revanche, à la fois sur ses collègues, qui étaient des rats prétentieux, et sur ses chefs, qu'il pouvait égaler, s'il le voulait, dans le cadre des services rendus à la société. Cette tournée avec les Globe-Trotters n'avait que des avantages. Évidemment, elle déplaisait à son chef de service qui craignait pour son avancement, car elle faisait de son subalterne un concurrent dangereux. Il connaissait parfaitement les qualités professionnelles de Jean qui lui était supérieur dans beaucoup de domaines. Il avait vraiment très peur de lui et c'est la raison pour laquelle il lui avait conseillé de choisir le voyage spatial. Jean n'y voyait aucune malice. On avait vu des lauréats revenir avec un bras cassé ou un œil crevé, d'une tournée des Globe-Trotters. Ceux qui avaient eu un problème au cours d'un voyage spatial n'étaient pas revenus. C'était la grande différence. On revenait toujours d'une tournée triomphale des Globe-Trotters. On revenait auréolé de la même gloire et on avait vite fait de recevoir l'avancement tant espéré. Par contre, on ne revenait jamais d'un voyage spatial. Quand on avait mis

le pied dans le vaisseau, c'était pour ne plus jamais le poser sur la terre natale. Voilà où était la différence. Le vaisseau se dirigeait vers un point de l'espace qu'il fallait savoir situer à l'infini si on avait vraiment conscience de la valeur du choix qu'on venait de faire. Ce voyage ne pouvait pas durer un temps infini. Il s'arrêtait sans doute quelque part dans l'univers. Mais avant que ça arrive, des dizaines de générations avaient traversé le temps. En fait, ceux qui choisissaient de faire ce voyage choisissaient de ne plus revenir. Leur mort aurait lieu quelque part dans l'espace. Voilà ce qui terrifiait la plupart des lauréats qui n'hésitaient pas à respirer l'odeur des pieds de leurs champions favoris au fond d'un autobus au sol jonché de cacahuètes et de canettes vides. Il fallait être fou pour choisir de finir ses jours dans un espace qui ne cachait pas son hostilité. C'est donc d'une manière très naturelle que Jean choisit la tournée des Globe-Trotters. Il avait tout à gagner dans ce choix : le divertissement assuré pour un temps, et l'avancement qui améliorerait ses conditions de vie sur cette terre où même respirer était devenu difficile. Quand il annonça son choix au bureau, son chef de service se renfrogna et ne lui adressa plus la parole. Ses collègues, moins enclins à la confrontation, se firent promettre des photos et des morceaux de T-shirt tachés de sueur. Jean les salua sans arrière-pensée. Le chef de service ne répondit pas à sa proposition de lui ramener un ballon usagé. Il se fichait pas mal de ce genre de ballon. Il avait d'autres chats à fouetter. Il lui tourna le dos et se mit à compulsiver nerveusement une pile de documents. C'était vraiment triste à voir.

## GISÈLE

Quand il annonça à sa mère qu'il avait choisi de partir avec les Globe-trotters, elle explosa d'un coup en menaces terribles qu'elle n'avait bien sûr pas les moyens de mettre à exécution. Excédé, Jean lui rétorqua qu'il n'avait pas l'intention de vivre dans une machine, que la terre, même dans le sale état qui était le sien, lui plaisait quand même beaucoup, en tout cas beaucoup plus qu'un tas de ferraille qui avait l'intention de disparaître à tout jamais, avec sa cargaison humaine, dans un espace hostile où l'homme n'était d'ailleurs pas le bienvenu. Aussi, quand il pénétra dans le vaisseau, il se demanda à quel moment de la conversation sa mère avait pris le dessus sur ses propres arguments. Il se souvenait maintenant d'avoir, un peu plus tard, tandis que l'hôtesse tapotait la machine dont elle avait du mal à extraire le billet, il se souvenait maintenant d'avoir regardé presque avec frayeur le vaisseau qui attendait sur la plate-forme de lancement. Il avait l'air d'une usine, avec des tuyaux, des cheminées, des câbles. Il émettait toutes sortes de sons et de vapeurs qui participaient sans doute activement à la terrible pollution qui rongeaient la terre jusqu'à ses entrailles de feu. L'hôtesse était sacrément jolie et elle lui dit qu'elle n'était pas mécontente d'être du voyage. Elle avait beaucoup hésité comme tout le monde. C'était normal d'hésiter. Il n'y avait aucune honte à trembler un peu devant l'inconnu. Mais c'était vraiment chouette de se dire qu'on allait en finir avec la pollution et le spectacle de la misère qui étaient désormais les seules lois capables de maintenir une infime partie de l'humanité à un niveau de plaisir acceptable. Et puis elle en avait marre de fabriquer des billets, vraiment marre de vivoter entre son studio minable et cet étroit guichet qui avait la même odeur que sa peau. Elle était parfaitement heureuse de changer de vie. Elle avait de beaux yeux un peu orientaux et Jean la crut sur parole. Est-ce qu'il n'était pas heureux lui, de quitter tout ça ? Il voulut lui parler de sa mère, et de son chef de service, mais il n'était pas sûr que cela pût l'intéresser. Elle lui avait à peine parlé de ses raisons à elle de quitter la terre. Elle avait simplement exprimé son bonheur. Elle lui demandait de faire la même

chose. Elle avait sans doute besoin qu'on la confortât dans son idée d'évasion. Jean fit ce qu'il put pour la convaincre de son propre bonheur. Elle lui pinça le bras amicalement.

## SALLY

Le commandant du vaisseau les reçut dans un magnifique salon qui témoignait d'une grande nostalgie pour les temps passés. Même ici on avait cette nostalgie pour des temps où la vie, sans être facile pour tout le monde, avait tout de même la saveur de la bonne nourriture et des spectacles impromptus de la nature encore vivace. Le commandant ne mâcha pas ses mots. On mangerait exactement la même nourriture insipide qu'on avait l'habitude de manger depuis qu'il n'était plus possible de faire autrement. Quant à la nature, elle était celle d'un espace uniforme et semblable en tout point, ce qui était tout de même mieux que des champs dévastés par des radiations inconnues. On pouvait toutefois continuer de se repaître du passé dans les livres et les images que le commandement mettait à la disposition de chacun. Ensuite, il invita à applaudir les passagers qui s'embarquaient dans un but de croisière. La petite hôtesse, qui faisait partie du personnel, se tourna vers Jean en tapant des mains comme les autres. Les applaudissements terminés, le commandant ajouta : les vacanciers sont en vacances pour trois mois. Vous êtes-vous posé la question de ce que vous deviendrez à la fin de vos vacances ? Jean avait posé cette question à son chef de service qui fut heureux de lui répondre qu'à l'issue de ces vacances bien méritées, il intégrerait le personnel du vaisseau dans une fonction qui lui conviendrait sans doute à merveille mais dont il n'avait pas la moindre idée. Il lui souhaita toute la chance qui lui était possible de souhaiter à un homme qu'il ne reverrait jamais. C'était une chance.

Il était sans doute tombé amoureux d'elle au moment où elle secouait la machine pour en extraire le billet récalcitrant auquel il ne tenait pas encore vraiment. Il avait aimé sa colère et les sourires crispés qui la ponctuaient pour le rassurer sur la suite à donner. Finalement elle obtint que la machine fabriquaît le billet demandé et le rangea soigneusement dans une enveloppe qui portait le logo de la compagnie de transport. Il y avait ce même logo sur le béret qu'elle portait crânement sur l'oreille, laissant libres quelques mèches rebelles qu'elle avait sans doute soigneusement ordonnées.

— J'ai le même que vous, dit-elle en lui tendant le billet. Il crut qu'elle lui parlait du béret. Il n'avait jamais porté le béret. Il n'y avait même jamais songé. Elle rit doucement de son désarroi et elle agita le billet sous ses yeux.

— Moi aussi j'ai un billet, dit-elle. On va faire le même voyage. Vous ne trouvez pas ça merveilleux. On va vieillir ensemble, vous et moi, et on ne se connaît que d'aujourd'hui. Mais je n'aurai pas d'aussi longues vacances que les vôtres. Une semaine seulement. C'est tout ce que j'ai mérité. Je me bronzerai toute la journée sous les lampes. Pas vous ? Ensuite, je retournerai à mon travail. Non, pas les billets. Au diable cette sacrée machine ! Elle m'en fait voir de toutes les couleurs. Je ne sais pas encore ce que sera mon travail. Vous savez quelque chose, vous, au sujet du vôtre ?

Jean n'aimait pas les complications en matière d'amour. Il avait aimé deux ou trois fois dans sa vie et chaque fois cela avait été un échec. Il y avait un tas de raisons pour expliquer ces échecs et c'étaient sans doute toujours les mêmes. Et elles ne changeraient pas pour tout expliquer de nouveau de manière parfaite. Avec elle aussi, il s'attendait à un échec. Et il se l'expliquerait

comme les autres, avec le même souci du détail insignifiant. En tout cas, il lui déclara son amour le jour même où, ses vacances finies, tandis que le vaisseau avait perdu de vue le monde terrestre, elle avait été chargée de la surveillance d'une ouverture qui donnait sur l'extérieur et dont les circuits avaient été détériorés par une fausse manœuvre peu avant le départ de la terre. Elle accepta les mots d'amour avec beaucoup de gentillesse et lui demanda, avec non moins d'amicales attentions, s'il aurait la patience d'attendre qu'elle y réfléchît sérieusement. Elle était angoissée à l'idée de remplacer un système électronique qu'il était peut-être possible de réparer. Mais on avait jugé, sans doute par mesure d'économie, qu'elle pouvait très bien faire l'affaire. Le bon temps était terminé. Elle avait passé une semaine à s'occuper de sa peau qui avait maintenant la couleur du chocolat. Pendant tout ce temps, elle ne s'était pas souciee de ce qu'allait être sa vie. Elle avait pensé faire son travail le mieux possible pour mériter encore de pareils moments de bonheur. Mais, non. Elle n'avait pas pensé à l'amour. Elle n'avait vraiment pas pensé que ça pouvait lui arriver dans ces conditions. Mais après tout, pourquoi pas ? Elle allait réfléchir. Elle promettait de le faire de tout son cœur. Il l'avait vraiment beaucoup touchée.

Jean perdit le sommeil. C'est à ce moment-là, tandis qu'il était dans l'attente de sa réponse, qu'il commença à avoir des problèmes avec son sommeil. Et chaque fois qu'il le trouvait enfin, il avait l'impression, au réveil, que le sommeil avait sur lui l'effet exactement inverse qu'il a d'ordinaire sur n'importe qui. Le sommeil le fatiguait. Il se mit à le redouter. Il allait vraiment très mal quand elle lui fit une réponse favorable qu'il reçut comme le plus grand des soulagements. Mais le mal était déjà fait. Sur les conseils du médecin du bord, il alimentait son sommeil d'une redoutable chimie. Quelque chose était en train de se détraquer dans sa tête. Sally (c'était son nom) en parla avec le médecin mais celui-ci la rassura, Jean avait simplement le mal du pays. Cela lui passerait. Il valait peut-être mieux d'ailleurs qu'il mît fin à ses vacances pour s'adonner à une tâche quotidienne qui le re-situerait dans la hiérarchie. Elle en parla à Jean qui se soucia de savoir si ce qui lui restait de vacances passait à son crédit. Le médecin posa la question au commandant qui répondit qu'il ne voyait pas de difficulté à lui conserver son crédit de vacances, voire même à l'augmenter s'il se montrait aussi travailleur qu'il l'avait été pour mériter une récompense. Jean se ragaillardit d'un coup. On l'affecta à la même tâche que Sally. Ils passèrent leurs journées à observer la porte pour tenter d'en détecter un éventuel mauvais fonctionnement. Jean savait que ce travail était une farce. Il n'avait aucune compétence pour être chargé d'une quelconque fonction nécessaire à la bonne marche du vaisseau. Il n'y avait plus de billets à vendre ni de dossiers à dactylographier. C'étaient les raisons pour lesquelles lui et Sally se retrouvaient devant cette sacrée porte qui n'en était peut-être même pas une. Sally doutait de ce raisonnement. Elle n'avait aucun moyen de douter mais elle doutait quand même. Elle avait l'impression d'être utile. Jean ne cherchait pas à la tromper comme il avait été tenté de le faire d'abord. Elle vivait son illusion dans l'espoir d'autres vacances qui ne lui seraient pas refusées si son état mental le permettait toutefois.

## *LA FIN*

Un jour qu'ils étaient assis près de la porte, s'entretenant amoureusement, le vaisseau fut secoué d'un imperceptible tremblement qui n'échappa pas à leur attention. Ils se regardèrent, se demandant s'ils étaient sur le point de vivre enfin un changement pour interrompre la monotonie de leur tâche. Le tremblement augmenta d'intensité. Ils regardèrent la porte qui paraissait immuable. Sally avait envie de dire qu'elle avait eu bien raison de ne pas croire à l'inutilité du travail qu'on lui

avait confié, mais elle ne réussit pas à articuler le moindre mot. Elle aimait avoir raison et elle ne se privait jamais de le faire savoir quand c'était possible. Mais cette fois, elle s'attendait à voir la porte s'ouvrir sur le néant et elle n'avait vraiment pas envie de triompher. La voix du commandant, surgie des haut-parleurs qui peuplaient les couloirs, leur ordonnait de le rejoindre immédiatement dans le grand salon. Jean et Sally jetèrent un dernier coup d'œil à la porte, persuadés qu'il se passait quelque chose de grave et que des changements s'annonçaient d'une autre nature que ceux qu'ils auraient souhaités. Jean ne fit rien pour la rassurer. Il se reprocha d'en être incapable. Elle le prit par la main et le conduisit fermement dans le grand salon où tout le monde attendit l'apparition du commandant. Que se passait-il de si grave qui nécessitât une pareille assemblée ? Toute la population du vaisseau devait être présente, excepté ceux dont la tâche nécessitait l'absolue présence au poste de travail. Le commandant arriva enfin. Il était pâle comme un linge. Il annonça la fin du monde. Oui, le monde avait fini d'exister pour eux. La compagnie de transport qui organisait et gérait ce voyage avait pourtant pris toutes les précautions utiles au bon déroulement du voyage et à la parfaite sécurité de chacun. L'espace était peuplé de dangers infinis. La route était tracée de telle façon qu'aucun de ces dangers ne pouvait être inopportunément rencontré. Il y avait des phénomènes physiques destructeurs parfaitement identifiés et localisés avec précision. Il était impossible d'engager le vaisseau dans leur rayon d'action. Quant aux peuplades que l'humanité avait fini par découvrir pour les sortir de l'obscurité et les soumettre aux lumières de l'histoire universelle, aucune n'avait offert sa participation au devenir de l'homme, lui déclarant la guerre à tout jamais. Tous ces ennemis de l'homme habitaient des régions de l'espace dans lesquelles il n'était pas question de s'aventurer et c'était le cas cependant, malgré toutes les précautions qui avaient été prises. C'était par erreur que le vaisseau traversait en ce moment même une région qu'il aurait dû normalement éviter pour le plus grand bien de tout le monde. Le commandant ne refusa pas d'assumer la responsabilité de cette tragique erreur. Ce n'était pas le moment de se livrer à des investigations pour mettre à jour l'incompétence d'un employé. Mais qu'y avait-il de tragique dans cette situation ? Le commandant ne voulut rien cacher de l'irréversible conclusion qui allait mettre fin au voyage. Il ne fallait pas se faire d'illusion : le vaisseau venait d'être capturé par le peuple le plus cruel de l'univers. Il n'y avait plus qu'à faire sa prière et à accepter son destin avec courage.

## LA PEUR

Jean fut séparé de Sally sans rien tenter pour qu'il en fût autrement. Elle avait l'air vraiment déçue par son comportement. Mais que pouvait-il faire ? Il était encore en vie, elle aussi était en vie, tout le monde en fait était en vie. Il pouvait donc se permettre de cultiver un peu d'espoir. Les créatures le conduisirent dans le laboratoire où il allait devenir, avec son parfait consentement, l'objet d'expériences sans danger ni pour sa vie ni pour son intégrité physique et mentale. Sally avait sans doute accepté les mêmes choses que lui. Il l'aimait toujours du même amour. Tout le monde avait dû accepter les conditions proposées par les créatures. Qui n'avait pas envie de vivre ? Le commandant avait parlé de cruauté. Les créatures étaient loin d'être cruelles. Jean en était persuadé. Quand elles réussirent à établir la communication entre son cerveau et le leur, il fut complètement heureux. Mais maintenant il était entré en résistance. Pas question de collaborer avec ces intrus, car c'est bien cela qu'ils étaient : des intrus. Ils prétendaient investir le cerveau de l'humanité dans un but purement scientifique mais il n'en était sans doute rien. Et puis qu'avaient-

ils fait de Sally ? Il ne pouvait pas leur poser la question. Sally était sa seule défense. Ils ignoraient tout de l'amour qui était toute la force qu'il opposait à leurs intrusions dans son univers mental. Ils ne sauraient rien du grand secret de la nature humaine tant qu'il pourrait leur opposer la puissance de son amour. Il rêva avec force, il rêva de Sally, de sa voix, de ses cheveux, de ses mains ; il rêva Sally tout entière et ils ne comprenaient pas les codes qui clignotaient misérablement sur leur écran. Mais Sally leur résistait-elle avec autant de conviction ? Et les autres, le commandant y compris, avaient-ils eux aussi ce sens très haut de la résistance ? Ces créatures finiraient-elles par gagner ? Leur obstination paraissait infinie et son cœur était habité d'une immense terreur. Son corps lui-même n'était plus qu'une loque de chair et d'os dont il ne contrôlait plus les mouvements. Ils le nourrissaient de ce mauvais pain qui était leur seule nourriture. Sally aussi se nourrissait de ce même pain et son corps devait être aussi misérable que le sien. Pendant des jours et des jours, les créatures lui offrirent le spectacle de leur intense découragement face à son inébranlable résistance. Aussi, quand leurs visages s'éclairèrent soudain d'un sourire de satisfaction, il redouta le pire. Qu'avaient-elles découvert qui provoquât ce bonheur soudain ? Jean sentit son énergie lentement décliner.

### *L'INFINI*

Ils amenèrent donc une femme dans le laboratoire et eurent vite fait d'établir les connexions avec l'homme. Leur sommeil fut parfait. L'image de leur amour était conforme à l'idée qu'on pouvait s'en faire. Quand, sur ce même écran, ils avaient vu se dessiner, en codes sibyllins, l'image mentale de la femme qui habitait cet homme, ils comprirent alors la nature de ce qui résistait à leurs investigations : l'amour. Cet homme était terriblement amoureux et il se servait de cet amour pour semer la panique dans les connexions qui envahissaient maintenant son cerveau d'autres connexions avec le cerveau de la femme. L'entente était parfaite. Il y avait eu un premier moment de surprise, ce qui s'était traduit dans l'ordinateur par de pénibles contradictions qu'on avait eu du mal à maîtriser. Mais maintenant, tout était rentré dans l'ordre. L'homme et la femme ne songeaient qu'à s'aimer et cet amour total avait ouvert une grande brèche dans leur système de défense. Le logiciel débita ses lignes une à une dans la direction de cette ouverture sur le monde infini de l'homme et les données commencèrent à alimenter les mémoires qui peu à peu se conformèrent à la mémoire de l'homme pour tenter de lui ressembler totalement et de s'y substituer tôt ou tard. Et ni l'homme ni la femme ne s'en inquiétèrent, tout occupés qu'ils étaient à échanger des sentiments, qui n'étaient après tout, pensait-on, que la surface fragile de l'humanité. On était fier de cette conquête dont des générations avaient rêvé sans pouvoir envisager la substance qui avait tout simplement un goût d'infini. Mais pas de cet infini tout intellectuel que seule l'ignorance peut concevoir. L'infini vous pénétrait dans la chair, alimentant chaque cellule jusqu'à ce que vous vous sentissiez augmenter et que la douleur vous ramenât d'un coup à la réalité. Cette expérience était aussi un rêve. L'homme avait été vaincu par l'amour qu'il savait cultiver beaucoup plus que par la science des créatures qui n'occupaient qu'une place somme toute négligeable dans l'univers. Elles étaient parfaitement conscientes de la démesure de l'homme par rapport aux calculs qui le traduisaient sur l'écran. Et l'infini défilait à l'image de l'homme, et il défilerait tout entier avant que l'homme ne fût vaincu par la mort. On saurait tout avant que ça lui arrivât, cette terrible mort dont on n'avait pas la moindre idée et que l'homme partageait même avec les plus simples des êtres vivants. Mais qu'y avait-il de commun entre la mort d'un homme et celle d'un insecte ?

Et qu'est-ce qui les séparait à ce point que seul l'homme était persuadé de son éternité ? Voilà quelles étaient les pensées de ce peuple qui vouait sa science tout entière à l'étude de l'homme et telle était sa réussite que cet objet fût sur le point d'être totalement exploré. Mais il n'y avait pas que des scientifiques parmi eux. Il y avait aussi des gens simples promus à toutes les tâches assurant le fonctionnement de la société. Des gens simples qui étaient incapables de tout comprendre. Des gens dont on pourrait un jour se passer, mais en attendant ce jour, il fallait les nourrir, et pas seulement de nourritures destinées à fortifier leur chair. Ils avaient aussi faim de nourritures spirituelles et ceux qui n'étaient ni savants ni simples les concevaient pour eux. Quand ils apprirent que les savants avaient trouvé le moyen de tromper la jalouse vigilance de l'homme, ils virent bien que cette histoire était de nature à entretenir la tranquillité sociale qui était la condition première de leur survie. Ils élaborèrent le mythe avec tout le soin qu'ils savaient apporter à leur écriture. Ce ne fut pas bien difficile.

### LE MYTHE

Un jour, un homme arriva parmi nous. Il était seul et hébété. On le réconforta, on le nourrit et il fut parfaitement heureux de sa nouvelle situation. Cependant, tandis que les jours passaient, il sembla de plus en plus préoccupé par des pensées dont la tristesse se lisait sur son visage. À force de questions, il finit par révéler qu'il dormait mal et que cela était peut-être un signe qu'il allait mourir. On redouta cette issue. On n'aime pas la mort. On lui procura donc de quoi dormir et il dormit. Cependant son état ne s'améliora pas. Il déclinait de jour en jour. On le questionna de nouveau et il fut heureux qu'on se souciât de lui avec tant de cœur. Il remercia pour le sommeil qu'il avait effectivement retrouvé mais il regretta que celui-ci ne fût pas complet. Que manquait-il à son sommeil ? Avait-on oublié quelque chose ? L'homme révéla alors qu'il ne rêvait pas et que c'était sans doute de cette façon qu'il allait mourir. On lui injecta donc toutes les nuits la dose de rêve qu'il désirait. C'étaient des rêves de bonheur qui ne pouvaient que lui convenir. Or, malgré tous ces efforts, l'homme continua de décliner. La mort semblait si proche que l'homme ressemblait déjà un cadavre. On chercha alors à analyser ses réactions aux rêves qui lui étaient injectés. On s'aperçut que, loin d'accepter ces rêves de bonheur, l'homme en fabriquait d'autres qui étaient horribles et qui épouvantaient tout le monde. Quelqu'un parla d'amour, car c'est l'amour que les hommes cultivent pour oublier leur terrible destin. On lui injecta donc un rêve d'amour et, au réveil, il parut très satisfait de sa nuit. On répéta l'opération chaque nuit, et l'homme retrouva toute sa santé. C'est alors, tandis qu'il était occupé à entretenir ses relations amoureuses, que la totalité de son univers mental apparut sur l'écran. C'était une merveille jamais vue. Désormais, notre peuple sut tout de la mort, qu'il ne partagea pas cependant avec l'homme qui finit par l'accepter conformément à son destin. À quoi bon mourir ? demanda quelqu'un qu'on ne réussit pas à identifier. Nous n'avons pas répondu à cette question. Mais nous savons ce que l'homme ne saura jamais. Enfin, il n'en sera jamais véritablement certain. C'est tout l'avantage que nous avons sur lui.

### LA CONNAISSANCE

Olog referma le journal. De pareilles bêtises l'humiliaient. Son esprit scientifique se révoltait contre ce mensonge. Il admettait bien sûr que les gens simples étaient incompétents autant en

matière scientifique que politique. Ni la science ni la politique n'étaient de leur ressort. Ils avaient chacun une tâche à accomplir et ce qu'ils savaient de la science ou de la politique relevait des pires simplifications. Olog ne supportait pas ses simplifications qui pourtant ne lui étaient pas destinées. Il admettait qu'il ne pouvait en comprendre l'utilité, voire la nécessité. C'était bel et bien l'affaire des hommes politiques qui étaient des créateurs de mythes destinés à maintenir l'ordre social. Leur public n'était en aucune manière la communauté scientifique. Et Olog s'en voulait de ne pas arriver à lui appartenir totalement. Il était un être moral avant tout. Il aimait porter un jugement sur toutes les choses qui lui paraissaient importantes. Il n'avait aucune estime pour les gens simples de la même manière que la pauvreté ne lui inspirait pas les grands sentiments dont les hommes politiques parlaient avec emphase. Le problème n'était pas d'aimer ou de ne pas aimer des gens qui auraient pu être ses semblables et dont toutefois il se différençait à cause de leur ignorance et surtout de leur incapacité à comprendre les choses autrement que par allusion et donc d'une manière intolérablement approximative. Les hommes avaient des artistes pour recréer les liens. Olog se demandait pourquoi il n'y avait pas d'artistes parmi eux et si ça avait pu être une bonne solution pour se débarrasser des contes à dormir debout dont un choix avait d'ailleurs été sacralisé à la fois par les hommes politiques et par la communauté scientifique. Olog était jeune et il n'avait pas fait de longues études. Aussi, son rôle dans le programme d'étude de la nature humaine n'était pas aussi important qu'il aurait voulu. Sa tâche n'était d'ailleurs pas bien définie. Elle allait de la surveillance des contrôles des transmissions entre l'homme et l'ordinateur aux soins nourriciers et d'hygiène qu'il était chargé de lui apporter sans défaut car l'homme souffrait facilement d'un manque de nourriture ou d'un peu de saleté sur ses mains. Olog faisait son travail avec une grande exactitude qui lui valait l'estime de toute l'équipe. Il deviendrait, disait-on, le meilleur scientifique de la communauté si la chance lui souriait comme elle avait souri à celui qui dirigeait le programme. Olog était d'une précision mécanique mais, au fond de lui-même, il contestait le bien-fondé de ces recherches dont les résultats étaient destinés non pas à alimenter le savoir mais à aider l'imagination détraquée des hommes politiques chargés d'assurer l'ordre public. Les hommes avaient des magistrats pour assurer la justice et mentir à l'humanité. On était incapable de se laisser pousser une moustache et de porter le nœud papillon. Voilà l'idée qu'on se faisait de la justice des hommes. Elle n'était pas meilleure que celle qu'on avait de l'art et des artistes. Olog détestait ces simplifications et par-dessus tout, il ne croyait pas que la véritable nature de l'homme se trouvât forcément éclairée par la découverte totale de l'immensité de ses connexions cérébrales. Tel était le but du programme de recherche. Et Olog en niait le bien-fondé. Il croyait au contraire que la vraie nature de l'homme pouvait être beaucoup mieux révélée par l'analyse sans faille de ses institutions sociales. Il avait écrit une thèse dans ce sens. Elle n'avait pas fait rire, car les arguments d'Olog étaient sérieux. Mais on n'y avait pas cru. Comment pouvait-on fabriquer des mythes avec des magistrats et des artistes dont les fonctions n'avaient pas d'équivalent ici ? Voilà la pénible question qui renversa toute la thèse du pauvre Olog qui fut contraint d'accepter l'opinion générale sans la discuter. Il passait donc ses journées à surveiller le boîtier de contrôle des transmissions. Les choses s'étaient un peu compliquées avec la connexion de la femme. L'ordinateur avait d'abord refusé cette connexion parallèle qui pourtant fonctionnait à merveille. L'homme et la femme se regardaient de cet air étrange qui est le signe d'un amour parfait. En ce sens, l'expérience promettait d'être une parfaite réussite. Mais l'ordinateur posait sans arrêt la même question : à quoi sert cette connexion parallèle ? Il fallut plusieurs jours de travail épuisant pour modifier le logiciel. Enfin, la question n'apparut plus sur l'écran. L'ordinateur émettait cependant le message suivant : présence d'une connexion parallèle — êtes-vous d'accord ? Et on lui

répondait qu'on était entièrement d'accord avec lui. Et les recherches se poursuivaient sans autre interruption. Puis l'homme et la femme s'endormaient l'un contre l'autre. On finissait toujours par se perdre dans l'éternité de leur nature. La mémoire, cependant, avait tout retenu. On avait bien le temps de s'en inspirer. Le soir, la journée apparaissait toujours dure à ceux qui l'avaient vécue avec toute l'intensité que réclame la recherche scientifique. Olog mettait l'homme et la femme dans une cabine du téléphérique et il montait avec eux sur le sommet brisé où il partageait le pain avec d'autres. L'homme et la femme demeuraient connectés entre eux et leurs rapports ne semblaient nullement modifiés par l'absence de l'ordinateur dont la prise traînait dans l'herbe molle. L'amour, pensait Olog, n'a rien de vraiment intéressant en soi. C'était un phénomène humain à ajouter à leur complexité avec leur sens de la justice et leur passion de l'art. Il ne pouvait s'empêcher d'amorcer sa pensée dans le sens de sa thèse oubliée, en parfaite contradiction avec le programme de recherche dont il était un des piliers. En l'absence de l'ordinateur, il ne pouvait pas communiquer avec l'homme et la femme. Et chaque fois qu'ils étaient connectés, il lui était absolument impossible de tromper la vigilance rigoureuse de ses collègues. D'ailleurs, son travail réclamait sa totale attention. Il redoutait toujours l'extinction d'une diode lumineuse témoin de la pire des pannes dont il se sentirait forcément un peu coupable. En tout cas, il ne pourrait jamais communiquer avec l'homme ni avec la femme comme il le voulait. Il n'y avait plus qu'à espérer que le programme officiel donnerait tous les résultats espérés. Il fallait absolument qu'il satisfît sa soif de connaissance.

## LE CRIME

Olog n'était pas un criminel, mais il allait le devenir. Il fallait se rendre à l'évidence. Jamais ce satané programme ne finirait. On avait beau s'illusionner sur la possibilité de finir l'infini, de ce point de vue là on n'était pas loin de partager l'intuition fondamentale de l'être humain : l'infini existe, il n'est pas possible qu'il n'existe pas. Olog avait ce sentiment en préparation depuis de longues années. Il avait toujours aimé les choses humaines et il avait toujours cultivé ce qu'il appelait son humanité. Il avait calculé que, compte tenu de cela, il deviendrait un jour un criminel, peut-être même le pire de tous. Un jour donc, il se retrouva seul dans le laboratoire, en compagnie de l'homme et de la femme qui fondaient sa solitude d'extra-terrestre. Il les regarda d'un air presque tendre tandis qu'ils l'ignoraient, occupés à échanger les fruits de leur amour. Pendant ce temps, le logiciel mettait à jour les plus extraordinaires découvertes. Les diodes lumineuses du tableau de contrôle étaient toutes incandescentes. L'esprit d'Olog était le plus tranquille du monde. Il frappa une ligne sur le clavier de l'ordinateur et, sans émotion particulière, l'envoya dans les circuits de la machine. Quelques diodes clignotèrent, mais rien de grave. La communication était établie. Il brancha un câble dans sa propre tête, supporta un moment le désordre que la connexion provoquait dans son cerveau puis les premiers bruits de la conversation lui arrivèrent de plus en plus distinctement, jusqu'à ce que leurs voix lui parussent complètement claires. Il leur sourit pour exprimer sa satisfaction d'être si proche de leur intimité qu'il dérangeait peut-être.

— Mais pas du tout, dit la femme. Les choses ne se passent pas comme ça d'habitude. On est un peu surpris, c'est tout.

— En fait, ce qu'il fait est parfaitement interdit, dit l'homme.

— C'est vrai, dit Olog, mais je ne suis pas encore le criminel que je vais devenir, je dois vous en avertir.

— C'est donc vous qui êtes chargé de nous tuer, une fois cette maudite expérience terminée ?

— Il n'est pas question de vous tuer. D'ailleurs ce ne serait pas un crime. La loi n'interdit pas de tuer les hommes.

— Vous allez donc tuer un de vos semblables ?

— Je n'en sais rien, dit Olog. Je n'en sais vraiment rien.

— En tout cas, vous ne nous dérangez pas, dit la femme.

Cette première connexion avait été un succès. La femme l'avait tout de suite acceptée. Il en était d'ailleurs un petit peu amoureux. L'homme s'était montré plus réticent. Il se méfiait de la nature d'Olog qui ne pouvait pas, à son avis, être différente de celle de ses semblables, du moins pas d'une manière significative. Mais au bout de la conversation, il avait eu pour Olog deux ou trois mots de sympathie qui n'avaient pas échappé à l'extra-terrestre. Celui-ci se mit dans l'attente d'un moment favorable pour établir une nouvelle connexion. En tout cas, à défaut de connexion, la complicité sautait aux yeux. Elle n'échappa pas au directeur du programme qui ne sut toutefois pas l'identifier en tant que telle. Il surprit des échanges de regards et de signes sur lesquels il ne fit aucun commentaire, curieux tout de même d'en extraire la signification. Il fallait leur ménager des moments d'intimité et les surprendre sur le fait. Il prépara la chose avec tout le soin qu'elle réclamait, sans faire appel toutefois à une haute technologie. On pratiqua un simple trou dans le mur et, une fois tout le monde sorti du laboratoire, le directeur vissa son œil dans cette étrange jalousie. Olog modifia le sens du programme, brancha la prise dans son crâne et aussitôt leurs visages s'éclairèrent d'un commun bonheur. La conversation prit vite son rythme de croisière. Il fallait éviter de les déranger et annoncer le retour au laboratoire par des signes grossièrement évidents ; en fait, avoir de gros pieds sonores. Ce qu'ils firent. Et Olog n'était pas mécontent de lui. Son expérimentation, car s'en était une, était parfaitement parallèle à l'expérimentation officielle et ne la troublait en aucune façon. Le directeur en avisa ses supérieurs et d'autres trous furent pratiqués dans les murs du laboratoire à la grande satisfaction de tout le monde. On ne savait pas bien ce qu'il fabriquait, mais Olog était un bon divertissement. De cette manière, Olog ne progressa pas dans sa connaissance de la nature humaine. Il était chaque jour un peu plus amoureux de la femme, ce qui lui donnait l'impression d'évoluer vers une personnalité d'homme qu'il aurait bien voulu être pour exister enfin. Mais il ne progressa pas. Il n'y avait aucun moyen de progresser. Il ne progresserait pas dans ces conditions. Il n'était pas dans un environnement totalement humain. Il était entre un homme et une femme qui s'amusait peut-être de son innocence. Un homme et une femme, ce n'était vraiment pas suffisant pour comprendre la nature humaine. Il était amoureux, mais pas bien sûr que ce fût de l'amour. Il n'y avait jamais eu d'amour dans le cœur d'un Olog. Tous les Ologs portaient le même nom et si l'on s'était adressé la parole dans le langage des hommes, les conversations auraient été de ce type : « Bonjour, Olog ! Comment vas-tu ?

— Bien, bien et toi, Olog ?

— Oh ! mieux qu'Olog qui se porte mal.

— Je ne le savais pas. Tu me l'apprends. Pourtant Olog se porte bien.

— Oui, mais on ne parle pas du même.

— Tu as toujours raison, Olog

— Pas plus que toi, Olog. »

Voilà ce que c'est d'être un extra-terrestre, pensa Olog avec regret.

### LA CONFUSION

Ses rapports avec l'homme et la femme s'étaient grandement améliorés. La femme devait l'aimer un peu. Elle ne parlait jamais de cet amour, mais il ne faisait pas de doute qu'il existait. Elle n'en parlait pas à cause de l'homme. Olog savait que l'amour chez les hommes était toujours exclusif. Si je t'aime, peut dire un homme à une femme, je n'aime pas cette autre. Et si tu m'aimes, c'est que l'amour existe. Ce n'était pas un raisonnement facile à comprendre pour un extra-terrestre qui n'avait qu'une vague idée de la complexité des relations humaines. Mais Olog ne s'était pas posé la question des modifications que son intervention apportait au programme de recherche officiel. Le directeur, lui, se posait cette question. Elle était devenue pour lui la question essentielle. Il fit modifier plusieurs fois le logiciel pour prendre la mesure des interventions de son jeune collègue. On ne mesura jamais rien. Le logiciel continuait imperturbablement de réduire l'infini de la nature humaine sans tenir compte de la présence d'un Olog dans ses circuits. La présence de la femme avait ouvert une brèche parfaite dans le cerveau de l'homme, qu'il était loisible d'explorer sans contrainte. La présence de l'Olog n'avait vraiment aucune importance et le directeur, qui n'aimait pas cultiver les sentiments humains, en éprouva toutefois une certaine vexation sur laquelle il ne fit aucun commentaire, même pour lui-même. On continua néanmoins d'observer les connexions inutiles d'Olog qui ne provoquait rien de mesurable ailleurs que dans son pitoyable cerveau d'extra-terrestre. Olog était complètement déçu par ses expériences. Il était déçu d'un point de vue scientifique. Il l'était aussi humainement, car la femme ne lui parla jamais d'amour. Il évita toujours soigneusement le sujet. Et Olog se retrouva de nouveau seul. Il aurait pu simplement lui déclarer son amour. Ce n'est pas difficile de dire : je t'aime. Tout le monde peut le dire. Ça n'est vraiment pas difficile. L'homme aurait levé une tête étonnée et il l'aurait regardé bien en face en répétant les mêmes mots que la femme lui rendrait alors au centuple, comme savent le faire les femmes quand elles aiment vraiment. Mais Olog renonça à ce scandale. Il l'aimerait en silence et si elle ne répondait jamais à son amour, il en concevrait un chagrin digne des meilleurs sentiments humains. Non, cette déclaration d'amour, ce n'était vraiment pas ce qu'il avait de mieux à faire.

### LA PRESSE

Cette fois, c'en était trop. Olog éclata d'une épouvantable colère. On se moquait de lui. Bien sûr, son nom n'était pas évoqué. Comment aurait-il pu l'être d'ailleurs ? On disait : l'Olog qui fait des expériences en cachette, l'Olog qui n'est pas d'accord avec les choix de la communauté, cet Olog, c'était lui, et on ne se privait pas de l'insulter ouvertement dans le journal. Au laboratoire où il continuait d'exercer la même fonction, personne ne fit allusion à ses ennuis avec la presse. On pouvait parler de l'Olog qui promettait le succès parallèle, mais jamais on ne lui demanda son opinion sur ce sujet. Sans doute parce qu'elle était parfaitement connue. Olog était fou de rage. C'était le premier pas qui l'approchait sensiblement de la criminalité qui allait être la sienne. Personne ne soupçonnait cette éventualité, pas même le directeur qui nourrissait sa jalousie blessée

en amusant la galerie à force d'allusions de plus en plus précises à la personnalité de l'auteur des recherches parallèles. Il y avait foule derrière les murs dont on avait maintenant du mal à assurer l'intégrité tant il y avait de trous dans leur fragile équilibre. Les couloirs étaient parcourus de rires hystériques qu'Olog préféra toutefois ignorer. Peu lui importait qu'on rît de son échec. Il était d'ailleurs le premier à en rire. C'était dans la nature d'un Olog d'être le premier à rire de sa bêtise. Par contre, il ne supportait pas que la presse se servît de sa malencontreuse expérience pour nourrir l'inertie d'un peuple auquel il ne se sentait vraiment pas appartenir. Voilà ce qui était insupportable. Il pouvait supporter les moqueries discrètes de ses amis scientifiques. Elles étaient parfaitement indolores. C'étaient des rires complices. N'importe quel scientifique peut se ridiculiser pour les beaux yeux d'une femme. Chacun pouvait reconnaître l'évidence de cette vérité. Mais de là à étaler devant un public d'ignorants ses sentiments bafoués pour la grande cause de l'ordre public, c'en était trop. Olog se jura de devenir le plus grand criminel de tous les temps. Et ce n'était pas chose facile, parce qu'il n'y avait jamais eu de criminels chez les Ologs. Dans ce domaine, il avait tout à inventer. Il commença par trafiquer les circuits du téléphérique qu'il empruntait chaque soir pour aérer les humains dont il avait la charge. Ce ne fut pas difficile de truquer les lignes. Il ne lui fallut pas longtemps pour obtenir le résultat recherché. C'était vraiment un jeu d'enfant et il lui fut encore plus facile de camoufler les traces de son intervention. Bien sûr, il avait dû assassiner le gardien des lieux, un vieil Olog qui avait perdu un peu la tête au moment de mourir. Un Olog ne meurt pas vraiment. Il se contente de disparaître. C'est ce que fit le vieil Olog. Il disparut, et lorsque le lendemain matin on s'aperçut de sa disparition, on n'avait vraiment pas les moyens de conclure à l'assassinat. Dans les cas similaires de disparition inexplicable, on avait tendance à évoquer la possibilité d'un assassinat bien qu'il n'y eût jamais, à leur connaissance, aucun assassinat dans l'histoire des Ologs. On parla donc d'assassinat, non pas dans le but de réveiller un passé inaccessible, mais simplement parce que c'était dans la nature des Ologs de parler d'assassinat chaque fois que l'occasion se présentait, et c'était le cas. Mais parler d'assassinat, ce n'était pas forcément parler de l'assassin. On ne pouvait pas imaginer qu'un Olog pût assassiner un de ses semblables. Olog était sans doute le seul à s'amuser de ces dispositions mentales, comme le lui fit remarquer l'homme tandis qu'il les conduisait, lui et la femme, vers le destin qu'il voulait partager avec eux. Le soir qu'il avait choisi pour échapper à l'univers des Ologs, la cabine du téléphérique s'éleva plus haut que d'ordinaire, à la grande frayeur de l'homme et de la femme dont la confiance en Olog était limitée par leur sens du danger. Depuis leur départ du laboratoire, tandis qu'Olog paraissait maître de ce qu'il était en train de provoquer, ils n'avaient pas cessé de se méfier de lui. La cabine du téléphérique avait atteint un endroit de grande obscurité dans laquelle Olog les dirigea sans hésitation. Ils atteignirent enfin, épuisés tant par l'effort physique que par la peur qui les tenaillait, la plate-forme de lancement où un vaisseau les attendait au milieu de jets de vapeur et de pétarades électriques. Olog les engagea à l'intérieur où ils trouvèrent leur place, chacun allongé dans un confortable fauteuil. Puis Olog se livra à d'incompréhensibles manipulations sur le tableau de bord. Il restaura les connexions entre leurs cerveaux, ce qui les rassura sensiblement. Olog était aux anges.

— Je suis sans doute le premier criminel de l'histoire, dit-il avec un accent de fierté qui plut à l'homme.



## Table des matières

### **CICADA'S FICTIONS**

#### *FICTION FUTURE*

La connexion

I	9
LA RÉSURRECTION	10
L'ÉPREUVE	11
LA CONNEXION	12
L'ATTENTE	15
LE RÊVE	18
L'ÉTERNITÉ	20

II	21
GISÈLE	23
SALLY	24
LA FIN	25
LA PEUR	26
L'INFINI	27
LE MYTHE	25
LA CONNAISSANCE	28
LE CRIME	30
LA CONFUSION	32
LA PRESSE	32
LE COMBAT	34

#### *FICTION REMÉMORÉE*

La fugue	36
----------	----

#### *FICTION ACTIVE*

I	70
II	80

#### *FICTION OUBLIÉE*

Interprétation d'un nain

I	113
II	145

<i>FICTION FASCINÉE</i>	
Dix mille milliards de cités pour rien	180
I	181
II	222
<i>FICTION DÉPLACÉE</i>	
La lettre de Bagdad	289
Envoi	353
<b>LE PAILLASSE DE LA SAINT-JEAN</b>	<b>359</b>

du même auteur chez **Le chasseur abstrait éditeur** :  
*un choix de titres :*

### Série **caNNibales**

- **N** - roman
- **Popol-les-Rouflaquettes** - roman
- **Art. XX & ss** - roman
- **Toussaint moins un** - roman
- **Scène morte avec les morceaux** - roman
- **Voyage avec un mort qui n'était autre que moi-même** - roman
- **La Société d'Aménagement Mortuaire d'Alfred Vermoy** - roman

### Série **La rivière Noire**

- **Anaïs K.** - roman
- **Cicada's fictions** *suivi de* **Le paillasse de la Saint-Jean** - roman
- **Gor Ur** - roman
- **Carabin Carabas** - roman
- **Rendez-vous des fées** - roman
- **Coq à l'âne Cocaïne** *suivi de* **L'enfant d'Idumée** - roman
- **Les baigneurs de Cézanne** *suivi de* **BA Boxon** - roman
- **alba serena** - poésie
- **Chanson de Kateb** - poésie
- **Cancionero español** - poésie

*l'œuvre intégrale ici :*

- <http://www.amazon.fr/-/e/B00FV0TICK>

**Le chasseur abstrait éditeur**

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

France

**[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)**  
**[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)**

ISBN : 978-2-35554-372-2

EAN : 9782355543722

ISSN série **La rivière Noire** : 978-2-3554-368-5

Dépôt légal : mai 2016